

L'ABSENT CHEZ SOI

COMÉDIE

OUVILLE, Antoine le Métel

1643

Texte établi par Céline Fournial (Mémoire de maîtrise
sous la direction de M. Georges Forestier U.F.R de
Littérature française et comparée, 2003-2004.)

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Septembre 2016

L'ABSENT CHEZ SOI
COMÉDIE

PAR MONSIEUR D'OUVILLE.

M. DC. XLIII. AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LES NOMS DES ACTEURS.

DIANE, damoiselle parisienne, maîtresse de Clitandre.
ÉLISE, damoiselle parisienne, maîtresse de Clorimant.
PAULINE, suivante d'Élise, maîtresse de Géraste.
JULIE, suivante de Diane, maîtresse d'Ormin.
CLORIMANT, gentilhomme parisien, amoureux d'Élise.
CLITANDRE, gentilhomme parisien, amoureux de Diane.
GÉRASTE, serviteur de Clorimant, amoureux de Pauline.
ORMIN, serviteur de Clitandre, amoureux de Julie.
POLEMAS, vieillard, Père d'Élise, et d'Octave.
OCTAVE, frère d'Élise, et amoureux de Diane.

La Scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE I.

Diane et Élise masquées sortant du bal au matin, où elles ont passé la nuit ; et Pauline et Julie les accompagnant.

DIANE.

Je bénis cette nuit qui me donne le bien
De goûter les plaisirs d'un si doux entretien.
Puisque je vous connais je me tiens trop heureuse.

ÉLISE.

5 Je me tiens de cet heur moi-même glorieuse,
Chéri cette rencontre, et vous dis sans mentir,
Que ce lieu me plaît tant que je n'en puis sortir.
Le voisinage joint à vos rares mérites
Me fera vous prier d'agrèer mes visites.

DIANE.

10 Je jouirai du bien que vous me promettez,
Si vous daignez souffrir mes importunités.

ÉLISE.

Je sais trop le respect où mon devoir m'engage,
Non, non, vous n'aurez point sur moi cet avantage,
Je vous préviendrai bien ; cependant s'il vous plaît,
Je vous rendrai chez vous, mon carrosse est tout près.

DIANE.

15 Le mien qu'un cavalier aura soin qu'on m'emmène,
Sera bientôt ici, n'en prenez pas la peine,
Voyez un peu Julie, il doit être venu.

JULIE.

Je ne sais qui l'aura si longtemps retenu,
Le laquais que j'attends ne m'a point avertie.

DIANE.

20 Je me repens bien donc d'être si tôt sortie.
Rentrons.

ÉLISE.

Je le veux bien.

DIANE.

Attends-y mon carrosse. Et toi demeure ici.

ÉLISE.

Et toi Pauline aussi.

SCÈNE II.

Pauline, Julie.

PAULINE.

Je me réjouis fort de voir que nos maîtresses
S'entr'aiment, et se font ainsi tant de caresses,
25 Il nous faut contracter ensemble une amitié
Qui surpasse la leur encor de la moitié,
J'ai bien intention que nous rions ensemble.

JULIE.

Nous en aurons souvent le loisir ce me semble.
Est-ce depuis longtemps que tu sers là dedans ?

PAULINE.

30 J'ai servi la défunte en mes plus jeunes ans,
Et j'ai depuis sa mort toujours servi la fille.
Les biens n'y sont pas grands, mais c'est une famille
Des plus nobles qui soient, et personnes d'honneur.

JULIE.

Élise est-elle douce et d'agréable humeur ?

PAULINE.

35 Julie assure-toi que jamais la Nature,
N'a dans le monde encor formé de créature,
Qui la passe en mérite et l'égale en bonté,
Et je n'aurais jamais si grande liberté
Chez mes propres parents comme je l'ai chez elle.

JULIE.

40 Elle me semble douce ; et parfaitement belle ;
Mais ses yeux si charmants auraient-ils le pouvoir
De donner de l'amour à tous sans en avoir ?

PAULINE.

On ne la saurait voir en effet qu'on ne l'aime,
Mais elle aime un amant cent fois plus qu'elle même,
45 Un brave cavalier qui l'adore et je crois,
Qu'ils se sont engagés l'un et l'autre de foi.

Hyménée : divinité fabuleuse des païens, qu'ils croient présider aux mariages. (...) signifie aussi poétiquement le mariage. [F]

50 Et je souhaite fort cette heureuse journée,
Qu'ensemble ils seront joints sous les lois d'hyménée.
Mais j'apprends bien que selon leurs désirs
Ils ne puissent sitôt accomplir leurs plaisirs.

JULIE.

Pourquoi ?

PAULINE.

Parce qu'encore on n'en dit rien au père.

JULIE.

Elle a son père encore ?

PAULINE.

Oui, son père et son frère,
Un jeune Cavalier.

JULIE.

Mais dis moi, son amant,
Comment le nomme-t-on ?

PAULINE.

Son nom est Clorimant.

JULIE.

55 Aurais tu point conçu quelque amoureuse flamme,
Pour quelqu'un de ses gens ?

PAULINE.

Tu lis dedans mon âme,
Les voyants tous les jours si fort se mignarder,
Serions nous entre nous oisifs à regarder ?
Ce que j'aime est plaisant, et de si bonne grâce,
60 Qu'il agrée à mes yeux quelque chose qu'il fasse ;
Il reste peu de chose à nous mettre d'accord.
Mais de nos actions si tu t'enquiers si fort,
À présent de tout point que tu connais les miennes,
Fais que je sache aussi quelque chose des tiennes,
65 Ta maîtresse sans doute aura plusieurs galants.

Mignarder : Flatter, traiter avec délicatesse : dorloter. [F]

JULIE.

70 Quoi ? Belle comme elle est, en l'âge de vingt ans,
Avec beaucoup de biens, et sans père, et sans mère,
N'en aurait elle point étant seule héritière ?
Mais elle est dans huit jours prête à se marier,
Avec un galant homme, un brave cavalier,
Qu'elle aime, et dont elle est sans mentir adorée.

PAULINE.

Ton galant est à lui ?

Cavalier : signifie aussi, un gentilhomme qui porte l'épée, et qui est habillé en homme de guerre. Se dit aussi d'une galant qui courtise, qui mène une dame.[F]

JULIE.

Si tu t'es déclarée,
N'aurais-je pas grand tort si je te celais rien ?
Il est vrai que je l'aime, et qu'il me veut du bien,
75 Le carrosse est venu, j'avertis ma maîtresse

PAULINE.

Elles viennent ensemble.

SCÈNE III.

Diane, Julie, Élise, Pauline.

DIANE.

Et bien quelle paresse !

JULIE.

Il est venu Madame.

DIANE, à Élise.

Adieu je vous promets
De l'envoyer chez vous.

ÉLISE.

Croisez moi qu'à jamais,
Ce point m'obligera ; car je brûle d'envie
80 De voir ce qui vous a la liberté ravie,
Ce brave Cavalier que vous vantez si fort.

DIANE.

Lorsque vous l'aurez vu vous bénirez mon sort,
Je vous le loue encor bien moins qu'il ne mérite.

ÉLISE.

Votre départ m'afflige et me laisse interdite,
85 Faites-moi s'il vous plaît la faveur de m'aimer,
Vous me l'avez promis.

DIANE.

Je dois trop estimer
L'honneur que je reçois de votre connaissance,
Pour ne vous pas servir de toute ma puissance.

ÉLISE.

Pauline, allons.

PAULINE.

Julie au moins souviens-toi

90 De ce que tu m'as dit.

JULIE.

Repose-toi sur moi.

SCÈNE IV.

Diane, Julie, Clitandre, Ormin.

DIANE.

Vous vous êtes, Monsieur, fait bien longtemps attendre.

CLITANDRE.

Quand vous êtes au bal vous ne vous sauriez rendre,
Je pensais sans mentir être encor arrivé
Plutôt qu'il ne fallait, mais vous avez trouvé
95 Pour vous entretenir une du voisinage,
Quel est ce digne objet ? Quel est ce beau visage
Avec qui vous avez si longtemps discoursu ?

DIANE.

C'est un sujet divin, je n'eusse jamais cru
Qu'on eut pu rencontrer une beauté pareille,
100 Un esprit adorable, une telle merveille,
Un oeil si gracieux, un entretien si doux.

CLITANDRE.

Quels étaient vos discours ?

DIANE.

Nous discourions de vous.
J'ai dit que vous étiez un Cavalier qui m'aime,
Et que j'estime autant aussi comme moi-même.
105 J'ai peint votre mérite, et je vous ai vanté
Si plein de courtoisie et de civilité,
Et l'esprit si bien fait qu'elle vous veut connaître.

CLITANDRE.

Après tous ces discours je n'oserais paraître,
Car si je la voyais à cette heure, je crois
110 Qu'elle se moquerait et de vous et de moi.

DIANE.

Vous la verrez pourtant, elle s'appelle Élise.
Elle est extrêmement courtoise et bien apprise.
Vous irez de ma part, et verrez ce que c'est.

CLITANDRE.

Entrons, je le veux bien, j'irai puis qu'il vous plaît.

SCÈNE V.
Clorimant, Géraste.

CLORIMANT.

115 Bien que t'a-t-elle dit ?

GÉRASTE.

Le Ciel vous est prospère,
N'appréhendez plus rien, car son père et son frère
S'en vont tous deux aux champs, et sont prêts à partir.
Elle m'a commandé de vous en avertir.

CLORIMANT.

Bannissons désormais de chez nous la tristesse,
120 Quoi ! Te verrai-je donc, ô ma chère maîtresse ?
Quoi ! De tant de tourments me verrai-je allégé ?
Sortez d'ici soupirs, je vous donne congé,
Je bannis de chez moi la douleur et la plainte,
Puisque je te puis voir sans obstacle et sans crainte,
125 Adorable beauté qui causes mon tourment.
Est-il dessous le Ciel un plus heureux amant ?
Tu dis qu'elle m'attend ?

GÉRASTE.

Oui, seule, et qui désire
Vous parler à loisir.

CLORIMANT.

C'est le but où j'aspire.
Et qui rend à ce coup tous mes désirs contents :
130 Mais allons de ce pas, ne perdons point de temps.

GÉRASTE.

Ils sortent, je les vois sur le pas de la porte,
Ils vous verront, Monsieur, cachez vous.

CLORIMANT.

Il n'importe.
N'étant point connu d'eux, puis-je pas sans soupçons
Être en la rue ?

GÉRASTE.

Octave est un mauvais garçon,
135 Que savons nous Monsieur, peut-être qu'il nous guette.

SCÈNE VI.

Polemas, Octave, Clorimant, Géraste.

POLEMAS.

Élise ne vient point !

OCTAVE.

Elle est toute défaite,
Avec certain chagrin.

POLEMAS.

Qui cause ce souci ?

OCTAVE.

C'est d'avoir trop veillé.

CLORIMANT, à Géraste.

Retirons-nous d'ici.
Nous pourrions en ce lieu causer des jalousies.

Clorimant et Géraste s'en vont.

OCTAVE.

140 Mais qui vous mène aux champs ?

POLEMAS.

Certaines fantaisies
Qui troublent mon repos.

OCTAVE.

D'où vient cela Monsieur ?

POLEMAS.

J'ai l'esprit agité pour l'amour de ta soeur.

OCTAVE.

Comment ! Ma soeur étant et vertueuse et sage,
Quel sujet avez vous d'en prendre de l'ombrage ?

POLEMAS.

145 Pourtant elle me cause un étrange souci.
Je veux sur ce sujet t'entretenir ici.

OCTAVE.

Je ne m'étonne point qu'une fille comme elle,
Honnête, vertueuse, et parfaitement belle,
D'un esprit agréable en la fleur de ses ans,
150 Réveille les esprits à plusieurs prétendants,

Qu'elle soit poursuivie, et qu'elle soit priée.

POLEMAS.

Je souhaiterais fort qu'elle fut mariée.

OCTAVE.

Aurait-elle bien fait quelque légèreté
Qui peut faire une tâche à sa pudicité ?

Pudicité : Chasteté ; pureté ; vertu qui
fait abstenir des plaisirs illicites. [F]

POLEMAS.

155 Non, non tu me verrais parler d'une autre sorte,
Le fait ne va pas là, car ce fer que je porte,
Ayant fait quelque chose indigne de son rang,
Aurait été déjà trempé dedans son sang.

OCTAVE.

160 Qui vous oblige donc à tenir ce langage ?
Il fait bien en effet.

POLEMAS.

Non, non, Élise est sage.
Mais je souhaiterais qu'il fut en mon pouvoir
Pour beaucoup de raisons de bientôt la pourvoir.
Je ne crains pas pourtant, quoi qu'elle soit sans mère,
Qu'elle fasse jamais chose qui dégénère
165 De la sage vertu de ses prédécesseurs.

OCTAVE.

Vous me mettez pourtant en l'esprit des frayeurs,
Qui me font soupçonner qu'il en est quelque chose.

POLEMAS.

170 Non, non, que ton esprit de tout point se repose.
Tu sauras ce que c'est. On m'a dit seulement
Que son cœur répondait aux désirs d'un amant,
Un peu plus librement qu'elle ne devrait faire.

OCTAVE.

C'est véritablement bien déguiser l'affaire,
Qu'appellez-vous répondre en matière d'amour ?

POLEMAS.

175 Répondre à quelque amant qui pourrait quelque jour
Si je le trouvais bon l'avoir en mariage.
Laisserait-elle donc pour cela d'être sage ?

OCTAVE.

Vous venez à propos m'entretenir du sien,
Quand j'avais résolu de vous parler du mien.

POLEMAS.

Te veux-tu marier ?

OCTAVE.

180 Pourquoi ? N'est-il pas temps. Avec votre licence.

POLEMAS.

Et quelle est l'alliance
Que tu nous veux donner ? Je n'y contredis pas.
Si plutôt que l'amour, l'honneur guide tes pas.

OCTAVE.

L'un et l'autre Monsieur, et de plus la richesse.

POLEMAS.

185 C'est ce qui m'en plaît fort : mais quelle est ta maîtresse ?
La connais-je ?

OCTAVE.

Fort bien.

POLEMAS.

Dis donc.

OCTAVE.

Il est besoin
De prendre auparavant la chose de plus loin,
Vous vous souvenez bien, au moins il me le semble,
Que nous fûmes tous deux un jour souper ensemble
Au logis de Climante, où l'on me fit asseoir
190 Vis à vis d'un objet qu'alors vous pûtes voir.

POLEMAS.

Serait-ce bien Diane ?

OCTAVE.

Oui Monsieur, c'est la même,
C'est ce divin objet, cette beauté que j'aime,
Mais plutôt que j'adore, et je jure, et promets
Si vous le trouvez bon de l'aimer à jamais.

POLEMAS.

195 J'aime ton choix, et loue une telle entreprise,
Plut au Ciel que celui qu'a fait ta soeur Élise
Fût aussi raisonnable, et que j'eusse cet heur,
Tant ce parti me plaît, de t'en voir possesseur.
Pour mon consentement, oui, va je te le donne,
200 Quand son père vivait, je sais bien que personne
Ne pouvait sur son coeur autant que je pouvais,
Mais ce n'est pas assez que j'approuve ton choix,
Tu sais bien à présent que cette Damoiselle
N'a ni père ni mère, et que tout dépend d'elle.

205 As-tu par ton service acquis sa volonté ?
 Fait-elle quelque état de ta fidélité ?
 Sans cela tu rendras tes prétentions vaines,
 Tu n'y feras que perdre et ton temps et tes peines,
 Elle est riche et puissante, et voudra, que je crois,
 210 Non un homme mieux fait, mais plus riche que toi.

OCTAVE.

Elle aime un Cavalier qu'on appelle Clitandre,
 Mais je ne laisse pas pour cela d'y prétendre,
 Car il est si léger, et si lâche en amour
 Qu'il fait à tous objets incessamment la cour.
 215 Il est, à ce qu'on dit, jusqu'à tel point volage,
 Qu'on n'a qu'à lui montrer seulement un visage
 Pour peu qu'il ait d'attraits qu'à l'instant il est pris.
 Croisez que ce rival trouble peu mes esprits,
 Et bien qu'en ce dessein je trouve cet obstacle,
 220 L'amour peut, s'il le veut, faire un plus grand miracle.

Volage : Inconstant, léger, changeant.
 [F]

POLEMAS.

C'est l'entendre très mal ; car tout homme aujourd'hui
 A tort d'aller ainsi sur les traces d'autrui,
 Je n'en espère rien puis que la place est prise.
 Mais je veux revenir à te parler d'Élise,
 225 Et laisser ce discours pour une autre saison.
 Sitôt que nous sortons hors de notre maison,
 J'ai su de bonne part, qu'un certain gentilhomme,
 Mais je n'ai peu savoir encor comme il se nomme,
 La visite chez elle, et que sa passion
 230 Fait remarquer à tous son inclination.
 Mon dessein à présent n'est autre que d'attendre
 Qu'il vienne en notre absence afin de le surprendre,
 Et ce qui me le fait encor plus soupçonner,
 Élise est demeurée, afin de lui donner
 235 Le moyen de venir discourir avec elle.
 Il n'y manquera pas, l'occasion est belle.
 Nous en le surprenant nous saurons quel il est,
 Son nom, sa qualité, si ma fille lui plaît,
 Et quel est son dessein. Car je ne veux pas croire,
 240 Quand même il voudrait faire une action si noire,
 D'attenter lâchement sur sa pudicité,
 Qu'il se prît à des gens de notre qualité.
 Si tout de bon il veut engager sa franchise
 J'accepterai ses vœux, louerai son entreprise ;
 245 L'homme le méritant, et qu'avecque l'honneur
 Par mon consentement il lui donne son cœur.
 Et veux si ce ne sont que simples Amourettes
 Bannir hors de chez moi ces pratiques secrètes.

OCTAVE.

Vous ferez sagement, allons, si son amour
 250 Perd ici le respect, il en perdra le jour :
 Quand ce galant serait un Prince, je vous jure
 Que ce fer vengerait notre commune injure.

POLEMAS.

Il n'en faut pas encor venir jusqu'à ce point.
Octave taisez-vous, ne vous emportez point.
255 Je veux voir aujourd'hui par cette expérience
Si l'amour est plus fort que n'est l'obéissance,
Ou si l'obéissance est maîtresse d'amour ;
Ne tardons point, allons ici près faire un tour.

SCÈNE VII.

Clorimant, Élise, Géraste, Pauline.

CLORIMANT.

260 Je brûlais de désir dedans l'impatience
Que j'avais de jouir de ta chère présence.

ÉLISE.

T'imaginai-tu pas cher Clorimant aussi,
Que j'étais de ma part en semblable souci ?

CLORIMANT.

Oui, tu me fais si bien connaître à nu ton âme,
Que je serais ingrat de douter de ta flamme,
265 Et tu serais ingrate aussi de ton côté
Si tu pouvais douter de ma fidélité.

ÉLISE.

Je crains qu'avec le temps, mon coeur tu ne méprises,
Ainsi que plusieurs font, ces trop grandes franchises,
Tu pourras m'accuser de peu de jugement
270 De te laisser entrer céans si librement.
Mais ce serait user d'une lâche vengeance,
Si tu voulais par là tromper mon innocence.

CLORIMANT.

Ne serais-je pas bien de mon bonheur jaloux ?
N'y puis-je pas entrer en qualité d'époux ?

ÉLISE.

275 Je crains ton changement. Cela me met en peine,
Le temps change souvent un grand amour en haine,
Et c'est ce qui me trouble, et me met hors de moi.

CLORIMANT.

280 Quoi ma belle, aurais-tu ces doutes de ma foi ?
Quel sujet en as-tu ? Je prie, et je conjure
Le temps, le ciel, la mort, et toute la Nature
Qu'à l'instant que j'aurai seulement le dessein
De vouloir arracher cet Amour de mon sein
Pour me faire oublier ta beauté que j'adore,

285 Qu'ils conjurent ma perte, et qu'ils rendent encore
Ma funeste mémoire afin de me punir,
Exécrable à jamais aux races advenir.
Ah tu m'offenses trop par cette défiance.

ÉLISE.

Je te veux demander pardon de cette offense,
J'ai tort si je crois rien capable désormais
290 De faire démentir les serments que tu fais.
Pour toi tu sais assez l'amour que je te porte,
Je ne saurais t'aimer d'une amitié plus forte.
Ce coeur est à toi seul, en toute liberté
Tu peux en disposer de plaine autorité,
295 Je t'y cède tout droit, car ma pudique flamme
Te donne tout pouvoir sur tous ceux de mon âme.
Je ne réserve rien, tu peux tout maîtriser,
Mais quant à ceux du corps, je n'en puis disposer,
Ils ne sont point à moi, mon père en est le maître,
300 Je les tiens tous de lui puis qu'il m'a donné l'être.

CLORIMANT.

Ton père te peut il défendre de m'aimer ?

ÉLISE.

Non, mais à son vouloir il me faut conformer :
Je te puis bien aimer cher Clorimant sans feindre.
Mon père n'eut jamais pouvoir de me contraindre,
305 Car je tiens des Dieux seuls ma libre volonté.
Mais quelque Amour que j'aie, et quelque fermeté
Je sais ce que je dois aux droits de ma naissance,
Je n'oserais manquer à cette obéissance
Que je dois à celui de qui je tiens le jour,
310 Quoi qu'il ne puisse pas détruire mon Amour ;
Mais cette amour, ô Dieux, ne sert rien qu'à nous nuire,
Pour notre commun bien elle ne peut produire
Que des fleurs seulement, car mon heur qui me fuit
Nous peut bien empêcher d'en recueillir le fruit.
315 Que ne declares-tu ton dessein à mon père ?
Que diffères-tu plus ? Qui t'oblige à te taire ?
Si quelque rival vient traverser tes desseins,
Que pourrai-je pour toi ? Mes efforts seront vains
Si mon père me dit : ma fille, je désire
320 Te pourvoir en tel lieu, je n'aurai rien à dire,
Sans rien délibérer je suivrai son dessein,
Quand je devrais me mettre un poignard dans le sein.
Oui, ne m'en blâme point, Clorimant, je te prie.
Avec cette pudeur on m'a toujours nourrie.

CLORIMANT.

325 Le Ciel ne voudra pas me rendre malheureux
Jusques à ruiner mes desseins amoureux.
S'il ne tient qu'à cela je te promets mon âme,
Que ton père saura mon amoureuse flamme,
Je me veux déclarer à lui si tu le veux,
330 Et bientôt le prier d'éteindre tous mes feux.
Ayant passé la nuit je te vois le teint fade,

C'est pour avoir veillé, de peur d'être malade
Va reposer une heure, et moi durant ce temps
J'irai faire une affaire.

ÉLISE.

Il est vrai, je me sens
335 L'esprit tout assoupi. Va, mais ne tarde guère.

GÉRASTE, à Pauline.

Sommes-nous pas d'accord ?

PAULINE.

Parle donc à mon père.
Je n'oserais jamais sans son consentement,
Quand je devrais mourir, recevoir un amant.

GÉRASTE.

Ne tient-il qu'à cela ? Je le ferai Pauline,
340 Mais quand je reviendrai, ne me fais pas la mine,
Si tu ne veux soudain me mettre au désespoir.

PAULINE.

Va ne crains rien, et viens promptement me revoir.

ACTE II

SCÈNE I.

Clorimant, Pauline, Élise, Géraste.

CLORIMANT.

Je me trompe, ou je vois Pauline dans la rue ?
Dis moi, que fais-tu là ?

PAULINE.

Je suis ici venue
345 Exprès pour vous attendre, elle est en grand souci
Pourquoi vous tardez tant. Madame le voici.

ÉLISE.

Approche, Clorimant, tu te fais bien attendre.

CLORIMANT.

J'étais en compagnie, et n'ai pu me défendre
De quelques miens amis qui m'ont entretenu.
350 Je serais toutefois encor plutôt venu,
Si je n'eusse pensé te trouver endormie.

ÉLISE.

J'ai sans mentir été plus d'une heure et demie
Sans pouvoir fermer l'oeil, à ne rêver qu'à toi,
Je n'ai plaisir aucun que lors que je te vois.

CLORIMANT.

355 Ravi d'un tel bonheur qui d'aise me transporte.

PAULINE, entre.

Madame, un cavalier vous demande à la porte
De la part de Diane.

ÉLISE.

Ah je sais bien que c'est.
Elle veut que je voie un amant qui lui plaît,
Qu'elle m'a fort loué, cache toi la derrière,
360 De peur qu'il ne te voie, il ne tardera guère,
Il n'est pas à propos qu'il te rencontre ici.

CLORIMANT.

Je fais ce que tu veux.

ÉLISE.

Et toi Géraste aussi.

SCÈNE II.

**Clitandre, Élise, Clorimant, Ormin, Géraste,
Pauline.**

CLITANDRE.

Pardonnez-moi, je viens de la part d'une Dame
Qui vous baise les mains. Dieux je suis tout de flamme,
365 Vit-on jamais au monde une telle beauté ?
Madame excusez moi, je suis si transporté
En contemplant les traits d'un si parfait visage,
Que je ne saurais pas achever mon message
Je tremble devant vous, et me sens tout transi.

ÉLISE.

370 Si Diane, Monsieur, vous fait venir ici
Pour me faire savoir combien elle est heureuse
De vous avoir acquis, et se dire amoureuse
D'un homme de mérite, et bien fait comme vous,
Qu'elle peut regarder en qualité d'époux,
375 Elle m'oblige fort, et je la tiens louable.
D'avoir su faire en vous un choix si raisonnable,
Et pour cette faveur je lui baise les mains.

CLITANDRE.

Je meurs, je n'en puis plus, ah destins inhumains
Que voulez vous de moi, que prétendez vous faire ?
380 Appelez-moi Madame, innocent, téméraire,
Si j'ose devant vous, d'un coeur audacieux,
Avouer franchement que j'adore vos yeux,
Devant que de vous voir Diane était aimable,
Mais étant comparée au sujet adorable
385 Que j'ai devant mes yeux, je jure qu'elle n'est
Rien à mon jugement de ce qu'elle paraît.
Heureux qui peut en vous engager sa franchise,
Qui vit dessous les lois de la divine Élise.
Élise qui n'est point des communes beautés
390 Dont les faibles attraits gagnent les volontés,
Ce n'est point un rayon qui d'un faux jour éclate,
Nature n'a point fait ce miracle à la hâte,
Elle a dans ce chef-d'oeuvre employé son pinceau,
Pour mettre en ce sujet tout ce qu'elle a de beau.
395 Oui, Madame, j'avoue en ce péril extrême,
Qu'on ne vous peut trouver sans se perdre soi-même,
D'abord on est à vous, et l'on n'est plus à soi.

ÉLISE.

Tout ce discours ne tend qu'à vous moquer de moi,
Je souffre les effets de cette raillerie,
400 Puis qu'elle vient de vous. Mais, Monsieur, je vous prie
Laissons les compliments, et me faites l'honneur
D'assurer la beauté qui me fait la faveur
De vous faire venir afin que je vous voie,
Que je la veux payer en la même monnaie,
405 En lui montrant le choix que j'ai fait d'un époux
Qui sans vous faire tort vaut bien autant que vous.

CLITANDRE.

Ah Madame, il vaut mieux mille fois que moi-même,
Puis qu'il a cet aveu de votre ardeur extrême,
Mais hormis votre amour, qui l'élève à ce point
410 Croisez-moi qu'en mérite il ne m'égale point,
Et beaucoup moins encor en l'amour qu'il vous porte.

CLORIMANT, dedans voulant sortir.

Géraste arrête toi, laisse il faut que je sorte,
Que je venge l'affront que ce traître me fait.

GÉRASTE, dedans.

415 Tout beau ! quoi voulez vous vous perdre tout à fait,
Ne songez point à vous, considérés Élise.

ÉLISE.

Pardonnez si je parle avec cette franchise,
Vous me désobligés de discourir ainsi,
D'un homme que j'estime, et qui m'estime aussi.
Vous devez pour le moins avoir la complaisance
420 De ne témoigner pas ce que votre coeur pense,
Puis que pour ce sujet je vous ai déjà dit
L'estime que j'en fais.

CLITANDRE.

Je suis tout interdit.
J'ai les sens tout confus, permettez moi, Madame,
Puisque vous possédez, et mon coeur, et mon âme,
425 Que je baise la main qui me donne la mort.

ÉLISE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur vous avez tort,
Ce n'est point mon dessein de vouloir être aimée,
Si quelqu'un survenait serais-je pas blâmée :
Car que penserait-on de vous voir en ce lieu ?
430 Allez vous en de grâce, et me dites Adieu.

CLITANDRE.

Mon âme est dans vos fers tellement enchaînée,
Que s'il plaisait au Ciel qu'un heureux Hyménée

Nous peut joindre tous deux, quel serait mon destin.
Madame excusez moi tout tend à bonne fin,
435 Si vous me rebutez mon espérance est morte.

ORMIN, à Pauline.

Méprisez vous aussi l'amour que je vous porte ?
N'aurez vous point pitié d'un misérable amant
Que vos beaux yeux ont pu charmer en un moment ?

PAULINE.

J'ai bien d'autres pensers dedans la fantaisie.

ÉLISE.

440 Ces furieux transports dont votre âme est saisie
Ces offres de service, et ces feux vrais, ou feints,
Ne peuvent qu'à la fin rendre vos espoirs vains,
Laissez moi seule ici, retirez vous de grâce.

PAULINE.

On appelle Madame.

ÉLISE.

Ah grands Dieux qui sera-ce ?

SCÈNE III.

**Élise, Pauline, Polemas, Clitandre, Octave,
Ormin.**

ÉLISE.

445 Qu'on ouvre promptement.

POLEMAS

Il entre.

Vous moquez-vous de moi ?
De me faire tarder. Mais qu'est-ce que je vois ?
L'avais-je pas bien dit ?

OCTAVE.

Souffrez-vous cette injure ?

CLITANDRE, bas.

Je suis perdu, grands Dieux !

OCTAVE.

Un homme ici ! je jure.

POLEMAS.

450 Octave arrêtez-vous, laissez-moi ce souci,
Sachons ce qu'il demande, et ce qu'il fait ici.

Parlez à moi, Monsieur, dites-moi quelle affaire
Vous emmène en ce lieu ?

ÉLISE, bas.

Grands Dieux je désespère.

CLITANDRE, se trouble.

J'étais venu Monsieur, de la part, arrivant ;
Mais moi, quand elle fut, je suis auparavant.

OCTAVE.

455 Qu'attendez-vous Monsieur ?

ÉLISE, bas.

Ô fille malheureuse.

POLEMAS.

En pareils accidents la force est dangereuse,
Que faites vous ici ? Non n'avez point de peur,
Parlez sans vous troubler.

CLITANDRE.

460 Je vous jure Monsieur,
Croisez-moi s'il vous plaît, que jamais en ma vie,
Je ne vous offensai, ni n'en ai point d'envie.

POLEMAS.

Laissons-là ce discours, c'est assez je vous crois,
Que faites-vous ici ?

CLITANDRE.

C'est la première fois,
Ou je puisse périr.

POLEMAS.

465 Je sais bien le contraire.
Ce n'est pas le moyen d'accommoder l'affaire,
Si vous me déguisez ainsi la vérité.

CLITANDRE.

Je vous la dis Monsieur.

OCTAVE.

Ah quelle fausseté !

POLEMAS.

Croisez qu'on ne peut pas aisément me surprendre :
Mais quel est votre nom ?

CLITANDRE.

On m'appelle Clitandre.

POLEMAS.

Le nom de votre père ?

CLITANDRE.

Il est mort.

POLEMAS.

470 Le nommait-on ? Mais comment

CLITANDRE.

Son nom était Théodomant.

POLEMAS.

Je l'ai connu, c'était un homme de mérite
Et de condition ; mais vous qui vous incite
À venir voir ma fille ? êtes-vous engagé
Sous les lois de l'hymen ?

CLITANDRE.

Non.

POLEMAS.

Je l'ai bien jugé.

OCTAVE.

475 Pourquoi ces questions où la preuve est si claire ?
À quoi bon ce discours ?

POLEMAS.

Tout beau, laisse moi faire.
Venez çà, savez-vous que ce logis est mien ?
Et que je suis son père ?

CLITANDRE.

Oui je le sais fort bien.

POLEMAS.

Passez un peu deçà.

CLITANDRE, bas.

480 Il faut périr ici, la chose est sans remède,
Ou souffrir un affront. Dieux soyez à mon aide,

ÉLISE, bas.

J'ai le coeur tout transi.

POLEMAS, à Élise.

Élise réponds moi, quel est cet homme ici ?

ÉLISE.

Celui qu'il vous a dit.

POLEMAS.

Mais dis moi qui l'engage
A te venir chercher ?

ÉLISE.

Il m'apporte un message
485 De Diane qu'il sert.

OCTAVE, à Polemas.

Ah Monsieur en effet
C'est mon rival qui sert cet adorable objet
Dont je vous ai parlé faites que tout à l'heure
Il épouse ma soeur ou souffrez que je meure ;
Je n'en puis autrement jamais venir à bout.

POLEMAS, à Élise.

490 Laisse-moi ce souci, j'accommoderai tout,
Élise ne dis mot, il n'est point nécessaire
D'alléguer tes raisons, mais apprends à te taire.
Tu sais combien je suis jaloux de mon honneur :
Que ce jeune homme ici soit quelque suborneur,
495 Qui tâche effrontément d'acquérir la victoire
Sur tes chastes désirs, je ne le veux pas croire
Ni lui faire ce tort ; oui je tiens pour certain
Que s'il entre céans c'est avec bon dessein,
Il tenterait en vain cette infâme poursuite,
500 J'ai trop d'opinion de ta sage conduite,
À tout ce que je vais résoudre sur ce point,
Consens-y sans réplique, et ne contredis point.

ÉLISE.

Il faut bien se résoudre à prendre patience.
Monsieur vous connaîtrez un jour mon innocence,
505 Et que vous m'accusez en ceci sans raison.

POLEMAS.

Cavalier je vous trouve ici dans ma maison,
Avec ma propre fille, et ne suis point en peine
De m'informer de vous quel sujet vous y mène,
Je le connais assez, j'en suis trop éclairci.
510 Qu'il soit honnête et saint, je le veux croire ainsi,
Mais vous ne devez rien ce me semble entreprendre,
Sans mon consentement de qui tout doit dépendre.
Si ma fille vous plaît, parlez-moi franchement,
Aimez-là, servez-là, mais légitimement,

515 Je connais vos moyens, je sais votre lignage,
Si vous la désirez avoir en mariage
Je vous l'offre, et vous donne un temps pour y penser :
Songez-y, je n'ai point dessein de vous forcer,
Car il ne serait pas juste ni raisonnable.

CLITANDRE.

520 Monsieur si mon Amour est saint et véritable
Connaissez-le par là, je me tiens trop heureux
Si je puis acquérir le titre glorieux,
Non seulement d'époux, mais d'esclave d'Élise.
Et si cette faveur aujourd'hui m'est acquise,
525 Je n'ai plus rien au monde après à souhaiter.

POLEMAS.

Ce n'est pas mon dessein ici de profiter
De cette occasion par trop précipitée,
Avant que cette affaire entre nous soit traitée,
Allez-vous en chez vous, pensez-y mûrement ;
530 On ne doit pas ainsi traiter en un moment
Une affaire de poids, et de tant d'importance :
Je ne possède pas des biens en abondance,
Mais je m'efforcerai pourtant de la pourvoir,
Non selon mon désir, mais selon mon pouvoir,
535 Encor que la vertu d'Élise, et sa sagesse
Peuvent bien suppléer au défaut de richesse
Qui passe de beaucoup ce que je puis donner.

CLITANDRE.

Je l'adore Monsieur, et pour vous témoigner
Que j'estime l'honneur d'une telle alliance
540 Autant que son mérite, allons en diligence
En dresser les accords, et le contrat passer.

OCTAVE.

C'est parler comme il faut, je vous veux embrasser.

POLEMAS.

Allons puis qu'il vous plaît, j'en ai l'âme ravie.

ORMIN, à Clitandre.

545 Vous vous mariez donc ? D'où vous naît cette envie ?
Pourrez-vous à Diane ainsi manquer de foi ?

CLITANDRE.

Elle aura patience aussi bien comme moi.

SCÈNE IV.

Clorimant, Géraste, Élise, Pauline.

CLORIMANT.

Ingrate et fière Élise a mon âme agitée
 Cent fois plus que la palme à ceux qui l'ont plantée,
 Crois que si ce rival eut tardé seulement
 550 À sortir de céans l'espace d'un moment
 La mine aurait crevé, car mon ardente flamme
 Aurait par cent endroits fait passage à mon âme
 Quand j'ai vu que Clitandre ici te caressait,
 Que jusques à ce point ce traître m'offençait,
 555 J'étais hors de moi-même, et je brûlais d'envie
 De venger cet affront aux dépens de sa vie.
 Mais ton honneur ingrate, en mon esprit jaloux,
 A modéré l'ardeur de mon juste courroux.
 Ne fais point tes efforts pour forger une excuse,
 560 La faute est à toi seule, et toi seule j'accuse,
 Que sert de me tromper par mille faux serments
 En feignant de m'aimer, je sais bien que tu mens.
 Dis moi, ne crains-tu point que le ciel te punisse,
 De rendre à mon Amour une telle injustice.
 565 Tout était concerté, tu l'as fait à dessein,
 Tu me plonges ingrate un poignard dans le sein,
 Contre moi vous étiez tous deux d'intelligence,
 Mais pourquoi me tromper d'une fausse espérance ?
 Pourquoi me faire voir en idée un bonheur,
 570 Dont tu veux rendre ingrate un autre possesseur ?
 J'aurai recours au ciel punisseur des parjures,
 Pour châtier ton crime, et venger mes injures.
 Tu l'as pris à témoin, tu m'as donné la foi,
 Devant lui de n'aimer jamais d'autre que moi.
 575 Pourquoi veux-tu détruire une si belle flamme ?
 Pourquoi veux-tu souffrir que l'on force ton âme
 Qui dépend des Dieux seuls, et non point de celui
 Qui veut injustement te contraindre aujourd'hui
 A recevoir les lois d'un fâcheux Hyménée
 580 Et faire révoquer ta parole donnée ?
 Peut-on te rendre ainsi le courage abattu ?
 Pourquoi ne dis-tu mot, que ne me réponds-tu ?

ÉLISE.

Ah mon cher Clorimant ! Grands Dieux je suis troublée
 Par le nombre des maux dont je suis accablée,
 585 Je ne suis plus à moi, toutefois je puis bien
 Alors que je te perds encor t'appeler mien ;
 J'ai promis il est vrai, mais te faisant promesse,
 De t'aimer Clorimant, et d'être ta maîtresse,
 Je n'eusse jamais cru qu'un obstacle si fort
 590 Me dut faire aujourd'hui périr dedans le port.
 L'obstacle qui pouvait ébranler ma confiance,
 Était comme tu sais, la seule obéissance,
 Ce seul point réservé, dispose à ton plaisir,
 De tout ce que je puis permettre à ton désir,

595 Pour l'âme elle est à moi, mon coeur je te la donne,
 Mon père ne peut pas la livrer à personne,
 Mais il m'a donné l'être, et du corps il en peut
 Malgré moi, Clorimant, disposer comme il veut.
 Ne m'en veux point de mal, cher Amant je te prie,
 600 C'est où je ne puis rien, si par ton industrie,
 Tu peux trouver moyen de rompre cet accord
 En te satisfaisant tu détournes ma mort.
 Si tu peux empêcher ce fâcheux hyménée,
 Je ne révoque point ma parole donnée,
 605 Dispose à ton plaisir de tout ce que je puis,
 Je te serai toujours telle que je te suis.
 Élise te le jure.

CLORIMANT.

Ah non ce n'est point elle,
 Élise ne saurait jamais être infidèle,
 Ou celle maintenant qui se présente à moi
 610 Est ingrate, parjure, inconstante, et sans foi.
 Je sais que la beauté que j'ai tant adorée
 Me garderait la foi qu'elle m'avait jurée,
 Puis qu'elle me renonce, et me traite à tel point,
 Si c'est elle en effet je ne la connais point.

ÉLISE.

615 Tu me fais tort mon coeur, non, non je suis la même
 Je suis comme je fus, cette Élise qui t'aime,
 Crois ce que je te dis, et que je te promets,
 Quoi qu'il puisse arriver de t'aimer à jamais.
 As-tu droit Clorimant de me donner du blâme,
 620 Si tu vois malgré moi que l'on force mon âme ?
 Non, on ne peut m'ôter ce qui n'est plus à moi,
 Je t'ai fait dès longtemps un présent de ma foi,
 Et tu t'abuserais si tu croisais qu'Élise
 Peut à d'autre qu'à toi soumettre sa franchise,
 625 Elle aurait peu d'esprit, et moins de jugement
 De vouloir préférer un autre à Clorimant,
 Je te l'ai dit cent fois, et te le dis encore.

CLORIMANT.

C'est ce qui te convainc, et qui te déshonore.
 Ta voix me favorise, ingrate, mais ton coeur
 630 Se livre absolument à ce nouveau vainqueur.
 Va ne t'en dédis point, poursuis ton entreprise,
 J'abandonne tes fers ingrate et fière Élise,
 L'honneur me doit soustraire à tes trompeurs appas,
 À présent que mon Prince a besoin de mon bras,
 635 Ce Monarque indompté s'avance à la campagne
 Pour abattre la force, et l'orgueil de l'Espagne,
 Allons l'accompagner, joignons nous à son sort ;
 Cherchons, s'il faut mourir, une honorable mort.
 Je conjure le ciel ingrate, et déloyale,
 640 En arrivant au camp, que la première balle
 Laissant mon pâle corps sans force, et sans vigueur,
 Efface pour jamais ton portrait de mon coeur.

ÉLISE.

Va si la guerre plaît à ton humeur mutine,
N'as-tu pas en toi-même une guerre intestine ?
645 L'amour ne fait-il pas chez toi de tous côtés,
Même dedans ton coeur, des sujets révoltés ?
Combats des passions celle qui te commande,
Le péril est bien moindre, et la gloire plus grande.
Quel exploit te rendrait des ennemis vainqueur,
650 Si tu m'as dit cent fois que tu n'as plus de coeur ?
Comment peux-tu jamais rien de bon entreprendre ?
Si bien loin d'attaquer tu ne te peux défendre ?
Ne t'en va point mon coeur, ne m'abandonne pas.

CLORIMANT.

Veux-tu m'accompagner, veux-tu suivre mes pas ?

ÉLISE.

655 Dieux ! es-tu raisonnable ?

CLORIMANT.

Et pourquoi donc ingrate
Veux-tu qu'en te croisant encore je me flatte ?

ÉLISE.

Quel scandale grands Dieux ! Que dirait-on de moi ?
Pense à ce que tu dis.

CLORIMANT.

Âme lâche et sans foi.
Tu me dis que je pense et que je considère !
660 En matière d'amour, celle qui délibère
N'en a point, ou du moins s'il faut qu'elle en ait eu
En parlant de la sorte elle l'a tout perdu.

ÉLISE.

Avant que de partir écoute deux paroles.

CLORIMANT.

Ce ne serait pour moi que des contes frivoles,
665 Je me moque à présent des discours que tu fais,
Si le vent les emporte, il me faut des effets.
Non je n'écoute plus.

Il s'en va.

PAULINE.

Géraste que t'en semble ?

GÉRASTE.

Que je m'enfuis de toi, que nous partons ensemble,
Déloyale parjure, âme ingrate, et sans foi.
670 Va qu'une balle passe à mille pas de moi,
Et qu'entre deux tréteaux je briffe en la cuisine
Si tu me vois jamais infidèle Pauline.

Il s'en va.

ÉLISE.

Va promptement Pauline, appelle Clorimant.

PAULINE.

Il n'ira pas bien loin, car sachez qu'un amant
675 Qui fait le furieux en quittant ce qu'il aime,
Fait en cette action violence à soi-même.

ÉLISE.

Je suis morte rentrons, peut-être un mot d'écrit
Aura quelque pouvoir sur ce bouillant esprit.

SCÈNE V.

Diane, Julie.

DIANE.

Clitandre s'entretient longtemps avec Élise,
680 Crois-tu pas en effet qu'elle sera surprise,
Et peut-être jalouse en voyant que j'ai l'heur
De posséder ce brave et galant serviteur.

JULIE.

Il est vrai que Clitandre a beaucoup de mérite,
Mais n'appréhendez rien d'une telle visite ;
685 Car je sais de certain qu'Élise aime, et je crois
Qu'elle a, si l'on dit vrai, même engagé sa foi.

DIANE.

J'oi du bruit, vois qui c'est.

JULIE.

C'est Clitandre, Madame.

SCÈNE VI.

Diane, Clitandre, Julie, Ormin.

DIANE.

690 Qu'il est triste ? avez vous quelque trouble dans l'âme ?
Vous êtes ce me semble interdit de tout point,
Que veut dire cela ? quoi vous ne parlez point.

CLITANDRE, bas.

De divers sentiments, je sens mon âme atteinte.

DIANE.

Qui vous rend interdit et muet ?

CLITANDRE.

Une crainte.

DIANE.

Une crainte avec moi ? Dieux ! Pour quel sujet ?
Dites avez-vous vu cet agréable objet ?

CLITANDRE, bas en soupirant.

695 Oui, c'est pour cet objet que je suis tout de flamme.

DIANE.

Comment vous soupirez.

CLITANDRE.

Je soupire, Madame.

DIANE.

Oui mon coeur, est-ce moi qui vous fait soupirer ?

CLITANDRE, bas.

Oui c'est pour un sujet que je veux adorer.

JULIE, à Ormin.

Ormin es-tu muet aussi bien que ton maître ?

ORMIN.

700 En cette occasion, hélas pussai-je l'être !

DIANE.

Encor d'où venez-vous, qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Madame, je ne puis vous dire ce que j'ai, Je ne sais,

Je viens de voir Élise.

DIANE.

Hé bien quelle nouvelle ?
Parlez-moi franchement, comment se porte-t-elle ?

CLITANDRE.

705 Elle se porte bien.

DIANE.

Dites-moi donc mon coeur,
D'où vous naît ce chagrin, cette mauvaise humeur ?
Vous a-t-elle pas dit combien je vous estime ?

CLITANDRE.

Madame excusez moi, je commettrais un crime
Indigne de l'honneur de votre affection,
710 Si je vous celais rien en cette occasion.
Je ne sais toutefois comme je vous puis dire
Cet étrange accident qui cause mon martyre ;
Mais il le faut pourtant, oui je l'ai résolu,
Je n'ai fait qu'obéir, car vous l'avez voulu.
715 Je viens de voir Élise, et je jure Madame,
Que ce que n'aurait pu, ni le fer, ni la flamme,
Un sort injurieux contre ma volonté,
M'a fait en mon Amour faire une lâcheté.
Considérez un peu l'excès de ma misère,
720 A peine étais-je entré que son père et son frère,
M'ont surpris avec elle, et sur certain soupçon
Ils m'ont forcé tous deux, mais de telle façon,
Que quoi que j'aie dit, quoi que j'aie pu faire,
Il m'a fallu, grands Dieux, ce mot me désespère.

DIANE.

725 Quoi donc ?

CLITANDRE.

Il m'a fallu sur l'heure l'épouser.

DIANE.

Que dites-vous grands Dieux ?

CLITANDRE.

Pouvais-je m'opposer
Avec si peu de force à tant de violence ?
On n'a jamais parlé d'une telle insolence,
Si j'eusse d'un seul mot résisté seulement,
730 Tous deux ne m'auraient pas laissé vivre un moment.

DIANE.

Vit-on jamais au monde une telle surprise ?
Mais à tout ce discours encor qu'a dit Élise ?

CLITANDRE.

735 Qu'aurait-elle pu dire ? Enfin il a fallu,
Puisqu'elle a vu son père à ce point résolu,
Se résoudre elle même et prendre patience.

DIANE.

M'osez-vous bien parler avec cette impudence ?
M'estimez vous si simple, et l'esprit si malsain
Que je ne puisse pas pénétrer ?

CLITANDRE.

C'est en vain.
740 Vous me blâmez à tort, oui je jure Madame
Que vous n'avez point droit de soupçonner ma flamme.
Ce que j'ai fait n'est point par infidélité,
Je suis tel à présent que j'ai toujours été.
Mais ce qui plus que tout encor me désespéré
Et me met hors de moi, c'est qu'Octave son frère,
745 Vous le connaissez bien, brûle d'amour pour vous,
M'ayant dit qu'il était de mon bonheur jaloux
Et m'a contraint de faire auprès de vous en sorte
Que vous ayez égard à l'amour qu'il vous porte,
Et qu'un saint hyménée après ces maux soufferts
750 Éteigne tous ses feux et relâche ses fers.
Madame accomplissons ce double mariage.

DIANE.

755 Perfide, osez-vous bien me tenir ce langage ?
Je vous entends très bien, vous êtes je le vois,
Tous trois d'intelligence, et liguez contre moi.
Je vois bien ce que c'est Élise m'a trahie,
Adieu, perfide ingrat.

CLITANDRE.

Écoutez je vous prie.

DIANE.

Que veux-tu que j'écoute, âme lâche et sans foi ?
Ta présence aujourd'hui me cause de l'effroi.

Elle s'en va.

Sors, et n'espère pas de me voir de ta vie.

ORMIN.

760 Elle part en colère.

CLITANDRE.

Arrête-la Julie.

Malsain : Qui n'a point de santé, ou qui
nuit à sa santé. [F]

JULIE.

Je ne le puis. Ormin tu t'en repentiras.

Elle s'en va.

Pauline aura pour toi de plus charmants appas,
Imite cet ingrat, comme lui cours au change.

ORMIN.

Que ferons-nous Monsieur ?

CLITANDRE.

Mon Élise est un ange :

765 Sortons, n'arrêtons pas d'avantage en ce lieu.
Allons revoir Élise. Adieu Diane, Adieu.

ACTE III

SCÈNE I.

**Clorimant vêtu en Soldat, botté et éperonné,
avec un grand collet de buffle, et force plumes
: et Gêraste vêtu en soldat ridiculement.**

CLORIMANT.

Tout mon fait est-il prêt ?

GÉRASTE.

Monsieur votre valise,
Est en fort bon état.

CLORIMANT.

Adieu perfide Élise,
Je m'en vais de ce pas, je veux t'abandonner,
770 Mes chevaux ?

GÉRASTE.

Tout à l'heure on les doit emmener,
Mais pourrez-vous quitter cet objet plein de charmes
Pour qui je vous ai vu répandre tant de larmes ?

CLORIMANT.

En doutes-tu Gêraste ?

GÉRASTE.

Oui j'ai lieu d'en douter,
Vous feignez de parler, et de vous absenter,
775 Afin de lui donner un peu de jalousie,
Vous n'irez pas bien loin.

CLORIMANT.

Dieux quelle frénésie,
Écoute, et si je mens, me punissent les Dieux.
Un trait poussé de l'arc, un oiseau dans les cieus,
Ni l'éclair qui d'abord nous éblouit la vue
780 Ne descendit jamais plus vite de la nue
Que je fuis de ces lieux, je suis trop irrité
Pour souffrir les mépris d'une ingrâte beauté.

GÉRASTE.

Quoi, Monsieur, seriez vous jusqu'à ce point farouche,
Qu'un écrit de sa main, un soupir de sa bouche,
785 Une larme d'un oeil qui tellement vous plaît,
Ne puisse rétracter ce rigoureux arrêt.

CLORIMANT.

D'un oeil qui pour un autre a maintenant des charmes
Pourrais-je voir pour moi jamais couler des larmes ?
La main dont mon rival doit être possesseur,
790 Peut-elle rien tracer qui soit en ma faveur ?
Un soupir de sa bouche ? Ah que plutôt ma vie
Soit d'affronts signalez et d'opprobres suivie,
Si pour tous ces efforts je voulais seulement
Retarder mon départ l'espace d'un moment,
795 Va tu m'offenseras si tu veux d'avantage
T'opposer au dessein d'un si juste voyage.
Ne m'en parle donc plus.

GÉRASTE.

J'atteste tous les Dieux
Que le moindre soupir, deux larmes de ses yeux,
Quatre mots de sa main écrits avec tendresse,
800 Car je connais assez quelle est votre faiblesse,
Au milieu de la nue arrêteraient l'éclair,
Le trait poussé de l'arc, et l'oiseau dedans l'air.

CLORIMANT.

J'entends quelqu'un frapper, ouvre tôt, c'est Pauline.

GÉRASTE.

Ils seront occupez, comme je m'imagine,
805 Tous aux nocés d'Élise, à recevoir l'époux,
Et vous pensez encor qu'elles songent à vous ?
Dieux quelle extravagance !

CLORIMANT.

Ouvre, c'est elle-même.

GÉRASTE.

Me doutais-je pas bien qu'en cette ardeur extrême,
Le moindre compliment pourrait vous ébranler,
810 Qu'est devenu ce trait, cet oiseau, cet éclair ?
Est-ce pour ce sujet que vous faisiez le brave ?

CLORIMANT.

Ouvre, te dis-je.

GÉRASTE.

Hé quoi ! Vous faisiez tant du grave,
Des larmes de ses yeux, des lettres de ses mains,
Des soupirs de sa bouche ! à quoi bon ces dédains ?

CLORIMANT.

815 Veux-tu que tout de bon je me mette en colère !

GÉRASTE.

En colère ? Pourquoi ! Vous n'auriez guère à faire.
Elle entre ici, Monsieur.

SCÈNE II.

Pauline, Clorimant, Géraste.

PAULINE.

Ô le brave soldat !

GÉRASTE.

Quoi ? N'en vois-tu pas deux prêts d'aller au combat ?
Lisant des Espagnols la sanglante défaite,
820 Tu verras plusieurs fois mon nom dans la Gazette,

Bas.

Nous ne partirons point sans doute de chez nous,
Et serons dans Paris bien éloignés des coups.

PAULINE.

Ô Dieux qu'il est gentil, et qu'il a bonne mine,
Où de grâce allez-vous ?

CLORIMANT.

A la guerre, Pauline.

PAULINE.

825 Que je ris de vous voir, que j'y prends de plaisir,
De grâce laissez-vous contempler à loisir.

CLORIMANT.

Satisfaits si tu veux à présent ton envie,
Car tu ne me verras je jure de ta vie.
Mais Pauline que fais cette femme dis moi ?

PAULINE.

830 La nommez-vous ainsi ?

CLORIMANT.

Je fais ce que je dois.
Dis moi comment veux-tu qu'à présent je la nomme,
Si l'on donne ce nom à qui possède un homme
En qualité d'époux, elle est en ayant deux
Doublement femme, et moi doublement malheureux,

835 Car par la loi du monde, elle appartient Pauline,
À Clitandre, il est vrai, mais par la loi divine
Elle ne saurait être à nul autre qu'à moi.
Je ne veux en ceci d'autre témoin que toi ;
M'a-t-elle pas cent fois la parole donnée
840 D'être à moi sous les lois d'un heureux hyménée ?
Qui la peut obliger à cette lâcheté ?
Mais que tardé-je plus ? le sort en est jeté.
Fais ce que tu voudras, obéis à ton père,
Romp ta foi déloyale afin de lui complaire,
845 J'y consens de bon coeur, oui je te le promets ;
Mais je sors de ces lieux pour ne t'y voir jamais,
Tu t'en dois assurer. Mais dis moi qui t'emmène ?

PAULINE.

Un papier que voici.

CLORIMANT.

Quoi de cette inhumaine ?
Elle me contera sa noce en cet écrit.

PAULINE.

850 Si vous saviez le trouble où se voit son esprit,
Pour conserver pour vous le titre de fidèle,
Je crois qu'assurément vous auriez pitié d'elle.

CLORIMANT.

Une lettre d'Élise est un venin pour moi.
Reporte-là de grâce.

PAULINE.

Ah justes Dieux pourquoi ?
855 Voyez ce qu'elle écrit.

CLORIMANT.

Que me peut-elle dire ?
Bien pour l'amour de toi, Pauline, il la faut lire.

LETTRE

Pour avoir désiré garder l'obéissance
Que je dois à celui de qui je tiens le jour,
Pouvez-vous m'accuser d'avoir eu peu d'Amour ?
860 D'avoir trahi vos feux, et manqué de constance ?
Ah ! si vous pénétriez jusqu'au fond de mon âme,
Croisez-moi, Clorimant, que je vous ferais voir,
Que malgré le respect mon coeur est tout de flamme,
Et que je puis aimer sans trahir mon devoir.
865 Que la raison en vous demeure la plus forte,
Mais si c'est un spectacle agréable à vos yeux,
Avant votre départ, de voir Élise morte,
Vous n'avez qu'à parler d'abandonner ces lieux.
Partez, et me laissez de tout point affligée,
870 Mais ayant donnez-moi le bonheur de vous voir,
Votre Élise n'est pas tout à fait engagée,
Et peut tomber encor dessous votre pouvoir.

CLORIMANT.

875 Oui j'ai grand tort Élise, et vous avez raison,
Justes Dieux quelle noire et lâche trahison,
Quel procédé perfide est aujourd'hui le vôtre ?
Cette main que bientôt doit posséder un autre
Veut-elle derechef exciter mon courroux
Par ce style outrageux ?

PAULINE.

De quoi vous plaignez-vous ?

CLORIMANT.

880 Allègue-t-elle ici raison en sa défense
Qui puisse d'un moment retarder mon absence ?
Que je parle dit-elle ?

PAULINE.

Ah vous avez grand tort.
D'où vous naît dites-moi ce furieux transport ?
Voyez-vous pas assez qu'Élise vous adore ?

CLORIMANT.

885 Que sous d'autre pouvoir elle n'est pas encore
Me dit-elle l'ingrate.

PAULINE.

Où songez vous grands Dieux ?
Relisez cet écrit, considérez-le mieux,
Voyez qu'il est rempli d'Amour et de tendresse.

CLORIMANT.

890 Il me trahit Pauline il dément sa promesse,
Cette lettre ne tend qu'à dégager sa foi,
Elle témoigne avoir quelque pitié de moi,
La perfide voyant l'excès de ma misère :
Mais ce n'est point l'amour qui l'oblige à ce faire.
Écrit, tu ris de moi, mais tu le payeras.

Il le rompt.

PAULINE.

Que faites-vous Monsieur ? ah ne le rompez pas.

CLORIMANT.

895 C'en est fait, c'est trop peu pour une âme offensée,
Que ne tiens-je aussi bien la main qui l'a tracée.

PAULINE.

Ne répondrez-vous point ?

CLORIMANT.

Tais-toi, sors de ce lieu,
Ne me parle jamais de cette ingrante, Adieu.

PAULINE.

Je reviendrai tantôt, vous êtes en colère.

SCÈNE III.

Géraste, Clorimant.

GÉRASTE.

900 Vous avez tort, Monsieur, mais que pensez-vous faire ?
Songez qui vous attaque, et ne vous laissez point
En cette occasion emporter à tel point.
Pourquoi vous prenez vous à la même innocence ?
Si Pauline obéit, Élise vous offense.
905 C'est elle seulement que vous devez blâmer.

CLORIMANT.

Quoi traître en ma présence, oses-tu bien nommer
Encor cette perfide ?

GÉRASTE.

En cette ardeur extrême,
Si vous n'êtes, Monsieur, du tout hors de vous-même
Vous paraissez avoir perdu le jugement.
910 Modérez-vous un peu, soyez moins véhément,
Valait-il pas bien mieux sans vous mettre en colère,
Sans rebuter Pauline, et faire le sévère,
Répondre à cette lettre, et lui faire savoir
Qu'avant que de partir vous iriez pour la voir
915 Puis qu'elle le désire, et qu'elle vous en presse,
Ce billet semble écrit avec tant de tendresse
Que vous ne devez pas la condamner ainsi.

CLORIMANT.

Appelle-la, Géraste.

GÉRASTE.

Elle est bien loin d'ici.

CLORIMANT.

Va promptement après.

GÉRASTE.

J'y cours Monsieur.

CLORIMANT.

920 N'y va pas. Arrête,

GÉRASTE.

Bien Monsieur.

CLORIMANT.

L'action que j'ai faite
Monstre que j'ai du coeur en ayant résisté
Au désir d'aller voir cette ingrante beauté.
Mais pourrai-je souffrir d'être un moment sans elle.
Pauline n'est pas loin, cours après et l'appelle.

GÉRASTE.

925 J'y vais Monsieur.

CLORIMANT.

Que dis-je, écoute n'en fais rien.
Vit-on jamais malheur qui fut égal au mien ?
La chose est résolue, oui sans plus de remise,
Il faut absolument que j'aie vu Élise.
La colère ne peut l'emporter sur l'amour.

GÉRASTE.

930 Allons-y cette nuit.

CLORIMANT.

Non, non, j'irai de jour.

GÉRASTE.

De jour, comment cela ?

CLORIMANT.

Ne t'en mets pas en peine.
Grands Dieux changez Élise, ou mon Amour en haine.

SCÈNE IV.
Ormin, Clitandre.

ORMIN.

Vous êtes tout pensif, qu'avez vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais.

935 L'alliance d'Élise où je me vois forcé
Me met, lors que j'y pense, en grande inquiétude.

ORMIN.

Vous la trouviez si belle.

CLITANDRE.

Oui, mais n'est-il pas rude
Qu'en fait de mariage et d'inclination
On force un Cavalier de ma condition ?
Vit-on jamais au monde une telle surprise ?
940 La fille me plaît fort, car en effet Élise
A beaucoup de mérite, et des yeux si charmants,
Qu'ils peuvent d'un regard captiver mille amants.
Mais à ne point mentir le procédé m'en fâche ;
Que dira-t-on de moi ? Je passerai pour lâche,
945 Quand on saura par tout, que pour m'avoir trouvé
Seul avecque sa fille un père m'ait bravé,
Mais jusques à tel point, ah ce seul mot m'outrage,
De m'avoir malgré moi fait faire un mariage.

ORMIN.

Vous n'avez pas raison, car vous l'avez voulu.

CLITANDRE.

950 J'ai feint de le vouloir, car il l'a bien fallu.

ORMIN.

Mais, Monsieur, entre nous, souffrez que je le die,
Votre amoureuse ardeur s'est bientôt refroidie,
Je vous voyais tantôt bouillant, et tout de feu,
Et je vois qu'à présent vous en avez fort peu.
955 Mais je ne trouve point en vous ce fait étrange,
C'est votre humeur, Monsieur, d'aller courir au change.

CLITANDRE.

On me donne trop peu, dis ce que tu voudras.
Comment me contenter de six mille ducats
Que le père promet, moi qui les ai de rente.

ORMIN.

960 Vous deviez y songer, mais à l'heure présente,
Vous n'avez pas raison, car vous ne deviez point,
Pour vous en repentir leur accorder ce point.

CLITANDRE.

Pour attraper mon bien, crois moi qu'elle et son père
Ont fort adroitement ménagé cette affaire,
965 Oui de me la livrer ils avaient fait complot,
Même à ma première offre et de me prendre au mot.
Pourrai-je me sauver, et m'exempter de blâme ?
Que dira-t-on de moi ?

ORMIN.

Que vous avez pris femme
Parfaite, belle, et sage, et qui pourrait je crois,
970 Je dis sans la flatter l'être même d'un roi.
Si l'on vous a surpris, cette surprise est belle,
Mais que tardez-vous plus, on vous attend chez elle.

CLITANDRE.

Il le faut bien Ormin, allons n'y pensons plus,
C'en est fait ces discours ne sont que superflus,
975 Vois s'ils sont au logis, nous sommes à la porte. K

ORMIN.

Monsieur songez à vous, gouvernez vous de sorte
Qu'on n'ait pas de sujet de vous rien reprocher,
La chose est sans remède, il n'en faut plus chercher.
Je m'en vais appeler, mais faites que l'on voie
980 Des marques sur ce front d'allégresse, et de joie.
Tout est ouvert entrons.

Il fait lever la toile.

SCÈNE V.

**Polemas, Clitandre, Ormin, Élise, Pauline,
Octave.**

POLEMAS.

Toute la Cour, Monsieur,
Ayant su que de vous je reçois tant d'honneur,
De désirer entrer dedans notre famille,
M'a fait des compliments : mais j'ai peur que ma fille
985 N'ait trop peu de mérite, et trop peu de beauté,
Pour posséder ce bien qu'elle a peu mérité.

CLITANDRE.

C'est moi qui suis heureux d'asservir ma franchise
Sous les divines lois de la parfaite Élise,
Qui vois dans ce bonheur tous mes désirs contents.

OCTAVE.

990 Je m'étonne Monsieur, comme en si peu de temps
On ait pu dans Paris savoir ce mariage.

POLEMAS.

Pourquoi s'en étonner, Clitandre a l'avantage
D'être connu de tous, et chéri d'un chacun.

OCTAVE.

995 Croisez que dans Paris ce bruit est tout commun,
Et qu'il s'est fait par tout bien promptement répandre.

POLEMAS.

Je tiens quoi qu'il en soit, Clitandre pour mon gendre.

CLITANDRE.

J'y gagne seul, Monsieur.

ÉLISE, bas.

Et moi seule j'y perds.

CLITANDRE.

Vous me mettez aux Cieux.

ÉLISE, bas.

Et moi dans les Enfers.

POLEMAS.

Des sièges promptement.

OCTAVE, bas.

Que j'ai l'âme ravie.

ÉLISE, bas.

1000 Grands Dieux, c'est à ce coup qu'on attente à ma vie.

SCÈNE VI.

**Pauline, Polemas, Octave, Clorimant, Élise,
Clitandre, Ormin, Géraste.**

PAULINE.

Un Cavalier là bas vous demande, Monsieur.

POLEMAS.

Qu'il entre. C'est quelqu'un qui me fait la faveur
De vouloir prendre part à l'excès de joie,
Que toute la Cour sait que le ciel nous envoie.

OCTAVE.

1005 Il n'en faut point douter.

CLORIMANT, entre.

Me trouvant fort pressé
De faire un grand voyage où je me vois forcé.
Ayant appris aussi qu'une importante affaire
Vous tient tous assemblez, il n'est point nécessaire
De vous entretenir de discours superflus.

ÉLISE, bas.

1010 Que vois-je justes Dieux ? Que j'ai l'esprit confus.

POLEMAS.

Soyez-vous donc Monsieur, mettez vous à votre aise ;
Holà, que promptement on lui donne une chaise.

CLORIMANT.

Avant qu'agir du fait qui m'emmène céans,
Je dois féliciter ces bienheureux Amants,
1015 Puis qu'aujourd'hui l'hymen joint vos deux destinées,
Que ce soit s'il lui plaît pour un siècle d'années.

ÉLISE, bas à Pauline.

Dieux quelle effronterie !

PAULINE, bas à Élise.

Elle est au dernier point ;
Madame est-il troublé ?

Le verbe « se delorer » n'existe pas dans le dictionnaire Furetière ni ailleurs. Nous suivons Céline Fournial, (maîtrise de Lettres de la Sorbonne Paris IV [2003-2004]) dans son édition critique pour assimiler ce mot à « se dévoiler », « montrer ses sentiments ». Nous laissons la graphie originale.

ÉLISE, bas à Pauline.

Non non il ne l'est point.

POLEMAS.

Mes enfants répondez.

CLITANDRE.

Pour cet honneur extrême

1020 Je vous baise les mains.

ÉLISE.

Et moi j'en fais de même.

CLORIMANT, à Polemas.

Pour ne vous tenir pas davantage en souci,
Je vous dirai, Monsieur, ce qui m'emmène ici.

Je vais tout de ce pas en poste à Barcelone ;

1025 Pourriez vous me donner pour Béziers ou Narbonne
Quelque argent à toucher, et me faire ce bien
Avant que de partir de recevoir le mien
Qui me pèse par trop.

ÉLISE, bas à Pauline.

Ah ! cet homme Pauline

Est venu pour me perdre ; hé Dieux il m'assassine.

PAULINE, bas à Élise.

Dissimulez un peu.

ÉLISE, bas à Pauline.

Pauline je ne puis.

CLORIMANT.

1030 C'est de quoi j'ai besoin en l'état où je suis.
J'ai su que vous aviez de la correspondance
Sur tous les lieux qui sont aux frontières de France,
Et vous ne voudrez pas, tant vous êtes courtois,
Me refuser ce bien.

POLEMAS.

Il est vrai qu'autre fois

1035 Aisément j'eusse pu vous rendre ce service,
Mais j'ai depuis dix ans quitté cet exercice,
Et je suis fort marri de n'avoir point cet heur.

CLORIMANT.

Je suis trop malheureux.

ÉLISE.

Si vous voulez, Monsieur,
Pour quelque peu de temps différer ce voyage

1040 Vous en pourrez trouver même avec avantage.

CLORIMANT.

Je le souhaiterais, Madame, extrêmement ;
Mais je ne saurais plus retarder un moment.
Ce départ m'est sans doute un rigoureux martyr,
Mais mon mal en restant serait encor bien pire.

ÉLISE.

1045 Saurais-je point pourquoi vous fuyez de ces lieux ?
Notre sexe, Monsieur, est prompt et curieux ;
Excusez si je suis en ce point mal apprise.

CLITANDRE, bas à Ormin.

Est-ce ce cavalier qui recherchait Élise ?

ORMIN, bas à Clitandre.

Oui qui part de colère.

CLITANDRE, bas à Ormin.

Ah ! qu'il l'ait j'y consens
1050 Lui cédant de bon coeur le droit que j'y prétends.

ÉLISE, à Clorimant.

Dites-m'en le sujet, Monsieur, je vous supplie.

CLORIMANT.

Cette cause provient d'une mélancolie,
Je crois qu'en la sachant je vous ferai pitié ;
J'avais fait en ces lieux une étroite amitié
1055 Avec un cavalier par trop digne de blâme :
Car nous deux en deux corps ne possédions qu'une âme.
Pour l'autre nul de nous n'avait rien de caché,
De ce qui touchait l'un, l'autre en était touché.
Mais, Madame, écoutez ; justes Dieux quand j'y pense,
1060 Jamais ne fut au monde une telle inconstance ;
Je vous en fait le juge, eut-il quelque raison
D'user d'une si lâche et noire trahison
Envers un qui l'adore ; ah ! je jure, Madame,
Si, comme je l'ai dit, nous deux n'avions qu'une âme,
1065 Nous n'eussions possédé tous deux qu'un même corps,
Je l'aurais exposé sur l'heure à mille morts.
Oui j'atteste les Dieux qu'il m'eut pris cette envie
Pour venger cet affront aux dépens de ma vie.
Madame il m'a quitté pour suivre un étranger,
1070 Qui, comme je l'ai fait, ne saurait l'obliger.
Et qu'il ne connaît point, et cette énorme offense,
Il la veut palier du nom d'obéissance.
Nom que je trouve injuste en un coeur obligé,
Voyant que je ne puis être à présent vengé,
1075 De crainte tous les jours de les trouver ensemble,
Bravant ma passion, le meilleur ce me semble,
Est de les quitter là. Que je puisse voler
Pour sortir de ces lieux vite comme un éclair.

ÉLISE.

Si de vos différents vous me jugez croisable,
1080 Je ne vous trouve pas en ce point raisonnable ;
Vous vous trompez peut-être. Oui je ferais serment
Que vous le condamnez un peu légèrement.
Cet ami n'a vers vous commis aucune offense,
Si tout ce qu'il a fait est par obéissance,
1085 Comme vous confessez vous-même, et sans mentir
Vous ne me pouvez pas sur ce point repartir.
C'est avoir peu de soin ; car dites-moi de grâce,
Ce que vous avez fait pour recouvrer la place
Que vous aviez acquise au coeur de cet ami ?
1090 Pourquoi vous êtes-vous sur ce point endormi ?
Employez en remèdes, et non en larmes feintes,
Les heures que sans fruit vous consommez en plaintes ;
Et vous saurez voyant vos soupçons dissipez,
Si votre ami vous trompe, ou si vous vous trompez.

CLORIMANT.

1095 Le sort en est jeté je ne m'en puis dédire.

CLITANDRE.

Oui, de tous les affronts, le mépris est le pire,
Je n'en ferais pas moins ; et vous avez raison
De vous venger ainsi de cette trahison.
Croisez-moi, Clorimant, usez-en de la sorte.

ORMIN, bas à Clitandre.

1100 La passion, Monsieur, en ce point vous emporte,
Vous vous delorez trop.

CLITANDRE, bas à Ormin.

Nous nous entendons bien.

CLORIMANT.

Je ne veux pas, Messieurs, troubler votre entretien,
Je prends congé de vous.

ÉLISE, bas à Pauline.

Ah Pauline je pâme !

PAULINE, bas à Élise.

Vous vous delorez trop, modérez-vous Madame.

ÉLISE, bas à Pauline.

1105 Pauline je ne puis.

POLEMAS, à Clorimant.

Je suis au désespoir !
En cette occasion que je n'ai le pouvoir

De vous servir, Monsieur, comme je le souhaite.

CLORIMANT.

Pardonnez s'il vous plaît la faute que j'ai faite,
C'est abuser du temps qui vous doit être cher.

POLEMAS.

1110 C'est ce qu'on ne saurait, Monsieur, vous reprocher.

CLORIMANT.

Adieu, je ne veux pas arrêter davantage.

OCTAVE.

Puissiez-vous revenir en santé du voyage.

Clorimant sort.

SCÈNE VII.

**Polemas, Clitandre, Ormin, Élise, Pauline,
Octave.**

POLEMAS.

Ce cavalier ici sans doute me prenait
Pour homme de trafic.

CLITANDRE.

C'est ce qui l'emmenait.

POLEMAS.

1115 Clorimant, dites-vous ? Est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLITANDRE.

Oui, Monsieur.

POLEMAS.

Il paraît fort brave gentilhomme.
Pour quelque peu de temps pourrais-je vous quitter ?

OCTAVE.

1120 C'est ce qu'il doit, Monsieur, que je crois souhaiter
Pour pouvoir discourir avecque sa maîtresse.
Donnons-lui le loisir.

POLEMAS.

Bien Monsieur je vous laisse,
Il est juste, et mon fils a fort bonne raison.
Disposez comme étant enfant de la maison.

CLITANDRE.

Vous me rendez confus par cet honneur extrême.

Polemas et Octave s'en vont.

SCÈNE VIII.

Ormin, Pauline, Clitandre, Élise.

ORMIN.

Je ne saurais celer, Pauline, que je t'aime.
1125 Ta maîtresse et mon maître étant tous deux rangez
Dessous le joug d'hymen nous sommes obligez
De faire entre nous deux un second mariage.

PAULINE.

Ne t' imagine pas que je sois si volage,
J'aime, et je ne puis pas me dégager ainsi.

ORMIN.

1130 Quoi ! ce nouveau soldat te met-il en souci ?
Ce procédé me semble extrêmement étrange,
Car tu connais assez que tu gagnes au change.
Ce maraud ose-t-il seulement t'aborder ?
Et sans trembler de peur peut-il me regarder ?
1135 S'il l'osait je ferais.

PAULINE.

Quoi ?

ORMIN.

Dieux je désespère,
N'excite point de grâce à ce point ma colère,
S'il s'oppose jamais au bien que je prétends !

PAULINE.

Ormin en ta colère épargne les absents,
S'il était devant toi tu serais ce me semble
1140 Un peu plus retenu, tel menace qui tremble,
Ce courage étant seul, est grandement suspect.

ORMIN.

Durant ce temps Clitandre et Élise sont assis sans parler.
Après un tel discours puis-je avoir du respect ?
Mais à ce que je vois mon maître et ta maîtresse
Sont muets, si j'osais prendre la hardiesse
1145 Je les réveillerais.

PAULINE.

Pourquoi ? Tu le peux bien.

ORMIN.

Oserais-je Monsieur troubler votre entretien ?
Après d'un tel objet pouvez vous bien vous taire ?

CLITANDRE.

Ormin en lui parlant je crains de lui déplaire.
Madame ne dit mot, et je me tais aussi.

ORMIN, bas à Clitandre.

1150 Vous paraissez, Monsieur, un amoureux transi.

CLITANDRE, en se levant.

Madame si j'osais je prendrais la licence
De demander congé pour chose d'importance,
Mais quoi j'offenserais en ce point mon devoir.

ÉLISE.

Vous êtes maître ici, vous avez tout pouvoir.

CLITANDRE.

1155 Je sors donc, et ce soir je vous verrai, Madame.

ÉLISE.

Faites ce qu'il vous plaît.

SCÈNE IX.

Élise, Pauline.

ÉLISE.

Ah, Pauline, je pâme !
En cette occasion, qui me peut consoler ?

PAULINE.

Mais, Madame, il fallait ici dissimuler,
Et lui faire à l'abord un peu meilleure mine,
1160 Vous contraindre un moment.

ÉLISE.

Je ne saurais Pauline.
Que ferais-je grands Dieux ? puis-je agir autrement ?
Il faut bien que je meure en perdant Clorimant,
Il s'absente ; à ce mot Dieux je perds la parole,
Il s'en va de ces lieux, mais plutôt il s'envole.

PAULINE.

1165 Il faut trouver moyen de le faire arrêter.

ÉLISE.

L'honneur me le défend, mais je le veux dompter.
Oui pour toi j'ai tout fait, Honneur, je le proteste, M
Mais il faut que l'amour joue ici de son reste.

PAULINE.

1170 Madame voulez-vous vous résoudre à ce point,
Laissez-m'en le souci, ne vous tourmentez point.
Faites choix d'une amie, à qui vous puissiez dire
Quelle est la passion qui cause ce martyre,
Qui puisse vous servir en ce pressant besoin.

ÉLISE.

1175 Crois que pour la trouver je n'irais pas bien loin.
Sans doute que Diane ayant perdu Clitandre
M'en donnera du blâme, il lui faut faire entendre
Que je n'ai point failli, qu'elle m'accuse à tort,
Et qu'elle s'en doit prendre à la rigueur du Sort.

PAULINE.

1180 C'est bien pensé, pourvu qu'elle vous soit fidèle,
Il la faut supplier de le mander chez elle,
Feignant adroitement qu'elle lui veut parler.

ÉLISE.

Mais en fera-t-il compte, y voudra-t-il aller ?

PAULINE.

1185 Il n'y manquera pas, vous avez tort de craindre,
Et là vous lui direz que l'on vous veut contraindre ;
Mais que nul envers vous n'en aura le pouvoir,
Et que l'amour l'emporte au dessus du devoir.

ÉLISE.

Mon père, c'en est fait, pardonnez cette offense,
Mon Amour est plus fort que mon obéissance.

ACTE IV

SCÈNE I.

Clorimant, Diane, Géraste, Julie.

CLORIMANT.

Est-il dessous le ciel un plus heureux amant ?

DIANE.

1190 Ce que je vous ai dit est très vrai, Clorimant,
Je quitte cet ingrat voyant qu'il me méprise.

CLORIMANT.

Ah Dieux ! par quel moyen je me venge d'Élise.
Va chéris ce Rival je n'en suis point jaloux,
En possédant Diane en qualité d'époux.

DIANE.

1195 C'est moi qui doit chérir une telle alliance,
Mais quoi que je m'y porte à présent par vengeance,
Pour punir cet ingrat, croisez que quelque jour
Ma vengeance pourra se changer en Amour.
Mais consultons un peu ce que nous devons faire.

Ils parlent à l'oreille.

GÉRASTE, à Julie.

1200 Que t'en semble Julie, es-tu point en colère
Aussi bien comme moi de perdre ton époux ?

JULIE.

S'ils veulent se venger, Géraste vengeons-nous ;
Si pour l'amour de moi tu veux quitter Pauline,
Je quitte cet ingrat.

GÉRASTE.

1205 Mais ne fais pas la fine,
Pour me quitter après et te moquer de moi ?

JULIE.

Va sache que je t'aime, et que je suis à toi.

CLORIMANT, à Diane.

C'est très bien avisé d'en user de la sorte.

DIANE.

J'entends quelqu'un là bas qui frappe à notre porte.
Va voir qui c'est, Julie, et reviens promptement.

JULIE, sort et rentre.

1210 Madame, c'est Élise.

CLORIMANT.

Élise ?

DIANE.

Ah ! Clorimant
Cachez-vous là dedans, il n'est pas raisonnable
Qu'elle vous trouve ici.

CLORIMANT.

Se connaissant coupable,
Elle vient pour vous voir afin de s'excuser.

DIANE.

Cachez-vous donc de grâce.

CLORIMANT.

1215 Encor à cet affront ; car l'honneur m'y convie,
Quoi que pour me cacher j'ai hasardé ma vie.
Madame j'obéis, et je me cache ici.

GÉRASTE.

Que deviendrai-je moi ?

JULIE.

Va te cacher aussi.

Ils se cachent.

SCÈNE II.

**Élise, Diane, Pauline, Julie, Clorimant et
Géraste, cachés dans une chambre voisine.**

ÉLISE.

Parce que vous avez juste sujet de plainte,
 1220 Je n'ai point, chère amie, en cette rude atteinte
 De mon cruel destin, dont je ressens les coups,
 Voulu chercher d'asile autre part que chez vous,
 Ni qu'autres que vous sut les secrets de mon âme.
 Vous direz que je suis lâche et digne de blâme,
 1225 De vous avoir traitée avec tant de rigueur,
 Qu'après m'avoir ouvert votre âme et votre coeur,
 Je vous ai lâchement ravi votre Clitandre,
 C'est un crime, ô Dieux, dont je me veux défendre.
 J'ai fait cette action contre ma volonté,
 1230 Mon père m'a réduite à cette extrémité.
 Tout mon crime envers vous n'est qu'une obéissance,
 Il a sur mon esprit fait une violence,
 À quoi je n'ai pas eu pouvoir de résister,
 Mais mon amour m'oblige à présent d'éclater.
 1235 Chère amie, apprenez jusqu'où va ma faiblesse,
 J'adore Clorimant, et voyant qu'il me laisse,
 Qu'il s'enfuit de ces lieux de crainte de me voir
 (M'aimant comme il me fait) sous un autre pouvoir,
 Permettez qu'à ses yeux, et qu'en votre présence,
 1240 Je foule aux pieds l'honneur avec l'obéissance,
 Je veux présentement, et dans votre maison,
 Faire voir qu'on m'accuse à tort de trahison.
 Trouvez-le bon, Madame, et que je vous supplie
 D'envoyer promptement de votre part Julie,
 1245 Lui dire qu'à cette heure il vous vienne trouver,
 C'est l'unique moyen qui me pourra sauver.
 Vous verrez devant vous la chose terminée,
 Vous nous verrez rangez sous le joug d'hyménée,
 Malgré l'obéissance, et malgré le respect
 1250 Qui peut rendre l'honneur d'une fille suspect.

DIANE.

Vous vous êtes, Madame, un peu tard avisée,
 Vous pouvez tout sur moi, la chose était aisée,
 Clorimant est parti, croisez que c'est en vain,
 De penser à présent retarder son dessein.
 1255 Oui je l'ai vu partir les yeux baignez de larmes
 De regret qu'il avait d'abandonner vos charmes,
 En passant il m'a dit, Diane obligez moi
 De rendre témoignage à chacun de ma foi :
 Dites je vous supplie à cette âme infidèle,
 1260 Que je pars de ces lieux, que je m'éloigne d'elle,
 Que ce fâcheux séjour m'est à présent fatal,
 Que pour ne pas souffrir cet indigne rival,
 Caresser tous les jours cette ingrante à ma vue,
 J'aime mieux que l'ennui de l'absence me tue.

1265 Et sans m'avoir donné le loisir de parler,
Il est parti d'ici plus vite qu'un éclair.

ÉLISE.

À ce triste discours Dieux que je suis surprise,
Clorimant est absent et tu peux vivre Élise ?
Ô rage ! Ô désespoir ! Ô rigueur de mon sort.
1270 Où Clorimant n'est plus tout pour Élise est mort.
Rigoureux point d'honneur, fantôme ridicule,
Exécration bourreau d'une âme trop crédule,
Pour observer tes lois je me prive du jour,
Et pour t'avoir suivi j'ai trahi mon amour.
1275 J'ai la vie en horreur, il faut que je m'en prive,
Car Clorimant absent, crois-t-on qu'Élise vive ?
Que n'ai-je, en bannissant les pleurs et les soupirs,
Lâché sans consulter la bride à mes désirs ?
Tyrannique devoir, respect, obéissance,
1280 Vous n'ébranlerez pas à ce point ma constance ;
Il faut par une belle et hardie action,
Faire paraître ici quelle est ma passion.
Il faut de tant de maux que la mort me délivre,
Car Clorimant absent Élise ne peut vivre :
1285 On ne me peut forcer, mon père ne peut point
Séparer nos deux coeurs que l'amour a conjoint.
Qu'un ennemi commun attente sur ma vie,
Que par mes propres mains elle me soit ravie
Si je consens jamais à cette lâcheté,
1290 Si je tiens des Dieux seuls ma franche volonté
Peut on ici tenir ma liberté captive ?
Et Clorimant absent, crois-t-on qu'Élise vive ?

PAULINE.

Que faites vous Madame ? Ah Dieux songez à vous !

ÉLISE.

As-tu dessein ici d'exciter mon courroux ?

PAULINE.

1295 Considérez un peu.

ÉLISE.

Moi que je considère ?

Quoi ?

PAULINE.

Madame écoutez sans vous mettre en colère,
Votre honneur.

ÉLISE.

Tes discours sont ici superflus.

PAULINE.

Le respect.

ÉLISE.

Je le perds, et je n'écoute plus.
Non, non, je veux mourir, si je ne le puis suivre,
1300 Car Clorimant absent Élise ne peut vivre.

CLORIMANT, caché à Géraste bas.

Géraste laisse moi que je suive ses pas.

GÉRASTE, à Clorimant bas.

Retenez vous, Monsieur, grands Dieux ne sortez pas.

CLORIMANT, bas à Géraste.

Vois-tu mon heur présent, et qu'Élise m'adore,
Va laisse moi sortir.

GÉRASTE.

Il n'est pas temps encore.

ÉLISE.

1305 Je rentre maintenant en un gouffre d'ennuis,
Qui me peut consoler en l'état où je suis ?
Non, non, il faut mourir, puis que le Ciel l'ordonne ;
A quoi me sert le corps si l'âme m'abandonne ?
Ah mon cher Clorimant ! Tu peux me reprocher,
1310 Que j'ai paru trop lente à te venir chercher.
Puis que ma mort te plaît assouvi ton envie :
Car Élise sans toi ne peut aimer la vie.

DIANE.

Madame je voudrais vous pouvoir consoler,
Mais dans mon sentiment je ne saurais parler.

JULIE, entre.

1315 Octave monte ici, Madame, avec Clitandre.

ÉLISE, surprise.

Elle entre au même lieu où Clorimant et Géraste sont cachés.

Dieux il me faut cacher je ne m'en puis défendre.
Grands Dieux que faites vous ?

SCÈNE III.

**Octave, Clitandre, Julie, Diane, et Clorimant,
Géraste, Élise, et Pauline, cachez dans la
même chambre.**

OCTAVE, bas à Clitandre en entrant.

En cette occasion
Il vous faut puissamment marquer ma passion,
Dire que je l'adore, et que comme beau frère,
1320 Vous venez terminer cette importante affaire.

CLITANDRE, bas à Octave.

Laissez moi ce souci, je n'y manquerais point.

DIANE.

Je vous trouve insolent jusques au dernier point,
D'oser avec ce front, avec cette impudence,
Vous offrir à mes yeux m'ayant fait une offense,
1325 Qui par aucun moyen ne se peut réparer.

CLITANDRE.

Ce violent courroux ne peut longtemps durer,
Madame si je prends beaucoup de hardiesse,
Si j'ose entrer céans, c'est qu'Octave me presse,
Et c'est pour votre bien que je vous viens trouver,
1330 Il m'accuse d'un fait dont je me veux laver.
Madame excusez moi cette affaire m'importe,
Vous ai-je pas parlé de l'amour qu'il vous porte ?
Vous ai-je pas priée avecque passion
De vous rendre sensible à son affection ?
1335 Il veut de votre voix recevoir la sentence,
Et mourir de douleur, ou vivre d'espérance.

OCTAVE.

Dieux je serais, Madame, au comble de mes vœux,
Si vous pouviez souffrir cet homme ambitieux,
Qui brûle de désir de vous dire lui même,
1340 Combien il vous honore, et combien il vous aime.
Votre arrêt quel qu'il soit terminera mon sort,
Et me donnant la vie, ou me causant la mort.

DIANE.

De tant de soins, Monsieur, je me sens obligée ;
Mais j'ai tantôt ailleurs ma parole engagée.

OCTAVE.

1345 Avec qui ? justes Dieux, je demeure transi !

DIANE.

Avec un Cavalier qui n'est pas loin d'ici.

CLITANDRE.

Qu'on nomme ?

DIANE.

Clorimant.

CLITANDRE.

Quel Clorimant ?

OCTAVE, bas.

J'expire.

DIANE.

Vous connaissez fort bien celui que je veux dire.

CLITANDRE.

Celui que je connais est absent de ces lieux.

OCTAVE.

1350 Madame, il a raison. Qu'entends-je justes Dieux ?

CLITANDRE.

Par ces inventions prétendez-vous, Madame,
Exciter maintenant quelque trouble en mon âme ?
Si vous avez dessein de me rendre jaloux
Vous travaillez en vain.

DIANE.

1355 N'espérez pas perfide, âme ingrate et volage,
Qu'ai je affaire de vous ?
Que je vous puisse voir et souffrir davantage.
J'abhorre tout de vous, jusques à votre nom,
Et demain vous verrez si je vous mens ou non.

OCTAVE.

Clorimant est parti, Madame, je le jure.

CLITANDRE.

1360 Il n'est rien de plus vrai.

DIANE.

Dieux l'étrange imposture !
Sachez que Clorimant n'est pas bien loin d'ici.

OCTAVE.

Il m'est assez aisé de m'en voir éclairci.
Je sais bien son logis, allons y je vous prie.

CLITANDRE.

1365 Allons je le veux bien, c'est une raillerie,
Cela ne saurait être en aucune façon.

OCTAVE.

De grâce éclaircissons promptement ce soupçon.
Grands Dieux si ce discours était bien véritable
Serait-il un Amant qui fût plus misérable ?

CLITANDRE, bas.

1370 Si le Ciel me réserve à ce sensible ennui,
Je suis plus misérable et plus confus que lui.
S'il est vrai qu'elle soit à cet autre engagée,
Peut-elle être de moi plus puissamment vengée ?

Ils s'en vont.

DIANE, à Julie.

Saurait on jamais voir deux amants plus honteux ?

JULIE.

Vous les avez tuez d'un même coup tous deux.

SCÈNE IV.

**Élise, Clorimant, Géraste, Pauline, Diane,
Julie.**

CLORIMANT, après Élise et Pauline fuyant.

1375 Justes Dieux quels dédains vous me faites paraître,
Qui vous oblige à fuir ?

ÉLISE.

Veux-tu me laisser traître.

CLORIMANT.

Considérez, mon coeur, que de tous les amants
Je suis le plus fidèle.

ÉLISE.

Ah perfide ! tu mens.
Oses-tu bien, ingrat, me tenir ce langage ?

CLORIMANT.

1380 Qui vous peut obliger à ce cruel outrage ?
Vous me venez chercher, et quand vous me trouvez,
Vous fuyez ma rencontre, ou bien vous me bravez.

ÉLISE.

N'excite pas encor à ce point ma colère,
Devrais-tu pas rougir, infidèle, et te taire,
1385 Après t'avoir fait voir que je n'aime que toi,
Après t'avoir rendu ces preuves de ma foi.
Après avoir connu que je brûlais d'envie
D'abandonner pour toi l'honneur même et la vie
Le respect, le devoir, étant ce que je suis,
1390 En te venant chercher perfide tu t'enfuis.
Et pour mieux faire voir ton âme déloyale
Je te trouve caché chez ma propre rivale,
Qui par la lâcheté d'un traître suborneur
Pense élever sa gloire, et bâtir son bonheur
1395 Par les débris d'autrui sur ma propre ruine.
Quoi ! dois-je encor aimer celui qui m'assassine ?
M'inquiéter pour lui, ne l'imagine pas,
Va j'ai trop fait pour toi tu t'en repentiras.
Pour t'ôter tout espoir je te veux faire entendre
1400 Que je n'aurai jamais d'autre époux que Clitandre.
Avant qu'il soit une heure, il recevra ma foi.
Adieu perfide ingrat.

CLORIMANT.

Madame écoutez moi.

ÉLISE.

Que veux tu que j'écoute esprit lâche et volage ?
Oses-tu repartir ? est-ce là ce voyage
1405 Que l'on ne pouvait pas retarder d'un moment ?

CLORIMANT.

Madame ayez pitié d'un misérable Amant,
Qui veut mourir s'il perd votre beauté divine.

GÉRASTE.

Vous perdez votre temps. Toi que dis tu Pauline ?

Elle s'en va.

Feras-tu comme lui ? Veux-tu m'abandonner ?

PAULINE.

1410 Ne viens pas davantage ici m'importuner,
Julie aura pour toi la grâce plus charmante.
Ai-je si peu de coeur que je ne me ressente
D'une si détestable et noire trahison ?
Puis que je t'ai trouvé caché dans sa maison.

1415 Je ne te veux ni voir ni parler de ma vie.

SCÈNE V.

Clorimant, Diane, Julie, Géraste.

CLORIMANT.

Achève-moi cruelle, assouvi ton envie.

À Diane

Madame permettez que je suive ses pas.

DIANE.

Écoutez Clorimant.

CLORIMANT.

Non je ne le puis pas.
Madame il faut mourir, ou fléchir ma cruelle.

JULIE, à Géraste.

1420 Géraste que dis-tu ? veux-tu m'être infidèle ?
Veux-tu comme ton maître être ingrat.

GÉRASTE.

Laisse moi.
Je veux suivre Pauline et lui garder la foi.

Ils s'en vont.

SCÈNE VI.

Diane, Julie.

DIANE.

Que dis-tu de cela ? vois-tu comme on nous traite ?

JULIE.

Vous n'êtes pas je crois plus que moi satisfaite.
1425 Mais dites moi Madame, aimez vous Clorimant ?

DIANE.

Clitandre est à mes yeux encore plus charmant.
J'aurai pour son sujet toujours même tendresse,
Quoi qu'inconstant pourvu qu'Élise me le laisse.

SCÈNE VII.
Ormin, Clitandre de nuit.

ORMIN.

1430 Pensez y mieux Monsieur, pourquoi désirez vous
De deux hommes d'honneur exciter le courroux ?
Ne leur avez vous pas la parole donnée
D'accomplir aujourd'hui cet heureux Hyménée,
Le sort en est jeté vous reculez en vain.

CLITANDRE.

1435 Je leur ai demandé terme jusqu'à demain.
Pour te dire le vrai j'ai peine à m'y résoudre,
Et je veux si je puis tâcher à le dissoudre.

ORMIN.

Comment le pourrez vous ?

CLITANDRE.

Je leur veux demander
Plus qu'ils ne m'ont promis.

ORMIN.

1440 C'est mal y procéder.
Cette action Monsieur n'est point d'un honnête homme,
Vous ne leur avez point demandé d'autre somme
Avant que de conclure, et maintenant pourquoi
Sans raison voulez-vous dégager votre foi ?
Que dira-t-on de vous ?

CLITANDRE.

1445 Tout ce qu'on voudra dire,
J'ai fait présentement dessein de leur écrire
Que je suis résolu de ne l'épouser pas,
Si l'on n'ajoute encor quatre mille ducats
A la somme promise avant le mariage.
Ils diront que je suis inconstant et volage,
Perfide, déloyal, et lâche au dernier point,
1450 Qu'ils disent encor pis il ne m'importe point.
Oui je souffrirai tout bien plutôt que le blâme
Que j'aurais d'avoir pris par contrainte une femme.

ORMIN.

Vous avez tort Monsieur, car vous l'avez voulu.

CLITANDRE.

Tais-toi, je suis, te dis-je, à ce point résolu.

ORMIN.

1455 C'est d'Octave par trop irriter la colère.

CLITANDRE.

Octave, me dis-tu, que me saurait il faire ?
Ma Diane a pour moi de plus charmants appas,
Elle brûle pour moi, l'autre ne m'aime pas.
Allons la voir, allons repaître notre vue,
1460 Des célestes appas dont le Ciel l'a pourvue.

ORMIN.

Clorimant et Géraste sortent.

Il est bien tard Monsieur, regardez qu'il est nuit.

CLITANDRE.

Allons souper devant retirons-nous sans bruit.

ORMIN.

C'est fort bien dit Monsieur, je vais à la cuisine.

SCÈNE VIII.

Clorimant, Géraste de nuit.

CLORIMANT.

Géraste écoute un mot, dis-tu pas que Pauline
1465 Te veut entretenir cette nuit ?

GÉRASTE.

Mais j'y dois aller seul. Oui Monsieur,

CLORIMANT.

Que t'importe, as-tu peur ?

GÉRASTE.

Oui, car facilement on vous pourrait connaître,
Elle me doit tantôt parler à la fenêtre.
Retirez-vous, Monsieur, on ouvre que je crois.

CLORIMANT.

1470 Non, je lui veux parler Géraste au lieu de toi.

GÉRASTE.

Mais ce que vous voulez ne saurais-je lui dire.

CLORIMANT.

Comme moi tu ne peux exprimer mon martyre.

SCÈNE IX.

**Élise et Paulien à la fenêtre de Clorimant, et
Géraste à la rue.**

ÉLISE.

Géraste doit-il pas te venir voir ici ?

PAULINE.

Madame je l'attends et crois que le voici.

ÉLISE.

1475 Retire toi ; je veux lui parler en ta place.

PAULINE.

Lui dirai-je pas bien ?

ÉLISE.

Tu n'auras pas la grâce
D'exprimer ce que j'ai dans l'âme, cache toi.
Est-ce pas toi Géraste ?

CLORIMANT.

Oui Pauline, c'est moi :

Bas.

C'est Élise à la voix je l'ai bien reconnue.

ÉLISE.

Bas.

1480 C'est Clorimant sans doute, ou je suis bien déçue.
C'est lui même, voyez quel pouvoir a l'amour ?

CLORIMANT, bas.

Je reconnais Élise aussi bien qu'en plein jour.

ÉLISE.

Dis que fait Clorimant, Géraste, mais peut-être,
Que tu ne voudras pas parler contre ton maître.
1485 Je sais que tu prends part dedans son intérêt,
Étant aussi volage et perfide qu'il est.
Quoi demander que fait cette âme déloyale,
Il trahit ma maîtresse, il est chez sa rivale.
Savons nous pas que rien ne peut les désunir,

1490 Et tu viens cependant ici m'entretenir.
Mais peux-tu bien, Géraste, abandonner Julie ?

CLORIMANT.

Mon maître aimer Diane ? Ah Dieux quelle folie.
Tu te trompes Pauline, et crois qu'il n'en est rien.

ÉLISE.

1495 Pourquoi veux-tu nier ce que je sais fort bien ?
L'avons nous pas trouvé naguère avec elle ?

CLORIMANT.

Tu l'imites Pauline, en m'étant infidèle,
Je sais que tu chéris cet Ormin mon rival,
A qui ce fer ici bientôt sera fatal :
Mais tais-toi, je sais bien à qui je m'en dois prendre.

ÉLISE.

1500 Tu veux dire en effet qu'Élise aime Clitandre,
Mais peux tu bien, Géraste, excuser Clorimant
S'il dit qu'il n'aime pas Diane, assurément :
Tu sais bien en ce point qu'il celle ce qu'il pense.

CLORIMANT.

1505 Il mourrait de regret en cette longue absence,
Et l'on verrait ses sens de tous points interdits
S'il la quittait l'aimant ainsi comme tu dis.

ÉLISE.

Il ne s'en ira point :

CLORIMANT.

Quoi Pauline es-tu folle
Il ne s'en ira point ? non, car crois moi qu'il vole.
Il est bien loin d'ici.

ÉLISE.

Te moques-tu de moi ?

CLORIMANT.

1510 Mais te suis-je suspect, doutes-tu de ma foi ?

ÉLISE.

Si tu dis vrai, pourquoi t'a-t-il laissé derrière ?

CLORIMANT.

Il me laisse en ce lieu pour un certain affaire
Qu'il m'a recommandé.

ÉLISE, bas.

Ah Dieux ! Comme aisément
En cette occasion j'abuse Clorimant.

1515 Et lui tout au rebours croit de m'avoir trompée.

CLORIMANT, bas.

Elle me croit absent, elle est bien attrapée.

ÉLISE, bas.

S'il pense me surprendre il l'entreprend en vain.

CLORIMANT.

Je m'en vais le trouver, je partirai demain,
Si ta maîtresse veut lui mander quelque chose
1520 Au moins sache-le d'elle ?

ÉLISE.

Ah Géraste je n'ose,
Elle s'en veut défaire et le laisser aller,
Elle ne veut jamais le voir n'y lui parler.
Quoi demain sans faillir elle épouse Clitandre.
La chose est résolue.

CLORIMANT.

Ah que viens-je d'entendre ?
1525 Elle épouse Clitandre ? est-il dessous les Cieux
Homme plus misérable ; ose-t-elle à mes yeux,
Commettre cette lâche et noire perfidie ?
Dis lui.

ÉLISE.

Que veux-tu donc encor que je lui dise ?

CLORIMANT.

Qu'elle trahit, Pauline, un très fidèle Amant
1530 Qu'elle est ...

ÉLISE.

Tout beau Géraste.

CLORIMANT.

Ah je suis Clorimant,
Que la perfide Élise à sa fureur immole.

ÉLISE.

Qui Clorimant absent, qui Clorimant qui vole.
Qui s'enfuit de ces lieux plus vite que le vent.

CLORIMANT.

J'étais absent d'Élise, encore que présent,
1535 Car l'oubli se peut bien comparer à l'absence.
Élise m'oubliant, c'est une conséquence
Que j'étais absent d'elle, et que je perds le sens
Songeant à cette injure, et pour toi qui m'entends
1540 Qu'il n'est rien plus volage et plus inconstant qu'elle,

Qu'elle est une perfide une ...

ÉLISE.

Tout beau c'est moi.

CLORIMANT.

Je te connaissais bien, âme ingrate et sans foi,
J'ai feint de m'en aller, perfide, je le jure
Que ce que j'en disais n'était qu'une imposture,
1545 Je te quitte à présent me sentant outragé,
Mais crois qu'auparavant je veux être vengé,
Et pour ne garder rien d'un esprit si volage
Tien voilà tes écrits que j'immole à ma rage
Tes cheveux, ton portrait.

GÉRASTE.

Monsieur que faites vous ?

CLORIMANT.

1550 Pourquoi me retiens tu ?

GÉRASTE.

Modérez ce courroux,
Et ne les rompez pas, après cette colère
Vous mourriez de regret.

CLORIMANT.

Quand je le considère
Tu dis vrai, mais as-tu quelques papiers sur toi.

GÉRASTE.

J'ai des cartes, Monsieur.

CLORIMANT.

Bon, bon, donne les moi.

Il lui donne des cartes. Il les rompt.

1555 Tiens je romps le portrait de cette ingrate Dame,
Que je veux encor mieux effacer de mon âme.
Et ces écrits témoins de ses légèretés,
Pleins de discours trompeurs, pleins d'infidélités,
Qui me reprocheraient à toute heure ton crime,
1560 A ma juste fureur serviront de victime.
Tout ce que j'ai de toi, je le laisse, et je veux
Jeter encor au vent tes indignes cheveux.
Et pour plus grand mépris je veux avoir la gloire
De bannir de mon coeur jusques à ta mémoire.
1565 Adieu perfide, adieu, je sors de ton pouvoir,
Et n' imagine pas de jamais me revoir.

ÉLISE.

Ne t'en va pas mon coeur, écoute une parole.

CLORIMANT.

Non je ne l'entends point d'une qui la viole.

PAULINE, à Géraste.

Et toi Géraste aussi, veux-tu quitter ce lieu ?

GÉRASTE.

Il s'en va

1570 Oui perfide, et te dire un éternel adieu.
Tien voilà ton portrait, pour avec ton image
Perdre le souvenir d'un objet si volage,
Tes écrits, tes rubans, tes indignes cheveux,
Et je vais dans le vin éteindre tous mes feux.
1575 Tu t'en repentiras, je jure aussi bien qu'elle.

SCÈNE X.

Pauline, Élise.

ÉLISE.

Il est le seul coupable et me fait criminelle.

PAULINE.

Ils sont partis Madame.

ÉLISE.

Ah si je ne savais
Que ce n'est pas, Pauline, ici la seule fois
Qu'il fait le furieux, qu'il part et qu'il demeure,
1580 Je crois qu'assurément je mourrais tout à l'heure.

PAULINE.

Il n'ira pas bien loin, ce n'est rien qu'un détour,
Pour faire rapprocher de plus près son amour.
C'est comme un papillon qui fuit et bat de l'aile,
Et qui se vient en fin brûler à la chandelle.
1585 Il a devant les yeux un trop obscur bandeau,
C'est comme un ciel couvert qui nous menace d'eau
Dont pourtant on ne voit jamais tomber la pluie.

ÉLISE.

Ah ! Pauline, je crains.

PAULINE.

Ne craignez pas qu'il fuie.

ÉLISE.

1590 Mais il vient à mes yeux de rompre mes écrits,
C'est ce qui me surprend, et trouble les esprits,
Je ne le celle point, cela me met en peine.

PAULINE.

Il ne s'en ira point la chose est très certaine,
Il est trop enchaîné de vos divins appas.

ÉLISE.

1595 De peur d'un accident, va promptement là bas,
Ramasse ces écrits ; grands Dieux je désespère !
Ils pourraient aisément être vus de mon père.

PAULINE.

Bien Madame, j'y vais.

Elle sort.

ÉLISE.

En l'état où je suis,
Grands Dieux retirez moi de ce gouffre d'ennuis.

Pauline à la rue avec une chandelle, et Élise à la fenêtre.

ÉLISE.

1600 Est-il possible, ô Dieux ! Qu'il m'ait fait cette injure,
Ramasse ces papiers.

PAULINE.

Des papiers je vous jure
Que je n'en vois pas un.

ÉLISE.

Qu'est-ce que je vois là ?

PAULINE.

Une carte rompue.

ÉLISE.

Apporte.

PAULINE.

Là voilà.

ÉLISE.

Que porte-t-elle ?

PAULINE.

Rien.

ÉLISE.

Ah Pauline regarde.

PAULINE.

Je vois bien ce que c'est.

ÉLISE.

Quoi ?

PAULINE.

1605 Du Valet de carreau. C'est la hallebarde

ÉLISE.

Que dis-tu ?

PAULINE.

Le bas du Roi de trèfle. Que voici

ÉLISE.

Et l'autre ?

PAULINE.

L'as de coeur. C'est ici

ÉLISE.

Vois-tu point quelque portrait, Pauline ?

PAULINE.

Oui, je tiens une teste elle s'appelle Argine.
Madame c'est le haut de la Dame de coeur.

ÉLISE.

1610 Sans doute Clorimant est de jolie humeur,
Il se moque de nous la chose est évidente.

PAULINE.

L'invention, Madame, est certes excellente.

ÉLISE.

Monte, viens te coucher.

PAULINE.

Me coucher ! il est jour.

ÉLISE.

1615 Clorimant tu ne peux démentir ton amour.
Va je ne te crains plus, et crois, quoi que tu faces,
Qu'à présent je me ris de toutes tes menaces.

ACTE V

SCÈNE I.

Polemas, Octave.

OCTAVE.

D'où vient que je vous vois, Monsieur si tôt levé ?

POLEMAS.

Comme je m'éveillais ce matin, j'ai trouvé
Ce billet que voici, de la part de Clitandre,
1620 Je crois que tu seras aussi surpris d'entendre
Ce qu'il m'écrivit que moi, lorsque tu l'auras lu.

OCTAVE.

Encore que mande-t-il ?

POLEMAS.

Je n'eusse jamais cru
Qu'un Cavalier d'honneur fut parjure ni lâche,
Et procédât si mal, mais ce qui plus m'en fâche,
1625 Est que tout Paris sait maintenant notre accord.

OCTAVE.

Saurai-je point que c'est ?

POLEMAS.

Ah Clitandre a grand tort.
Allons trouver ta soeur, tu sauras devant elle
Le sujet qui me trouble, et me met en cervelle,
Elle sera surprise aussi bien comme moi.

OCTAVE.

1630 Il est un peu matin, et ma soeur que je crois
Ne peut pas à cette heure être encor éveillée.
Mais la voici qui sort, même toute habillée.

SCÈNE II.

Polemas, Élise, Pauline, Octave.

POLEMAS.

Ma fille quel sujet vous fait veiller ainsi ?

ÉLISE.

Je ne saurais dormir.

POLEMAS.

Si c'est pour le souci
1635 Que vous cause l'amour de votre époux Clitandre,
Ma fille je vous veux en trois mots faire entendre
Que vous n'y pensiez plus. Voyez ce qu'il m'écrit.

ÉLISE.

N'importe cet amour trouble peu mon esprit.
Mais encor que dit-il ?

POLEMAS.

Sachez que cet infâme
1640 Plus amoureux cent fois des biens que d'une femme
Vous veut bien épouser, mais à condition
(Voyez jusqu'à quel point monte sa passion,
Et de quelle façon il vous chérit Elise)
Qu'il veut avoir de plus, que la somme promise,
1645 Quatre mille ducats.

ÉLISE.

Grands Dieux que dites-vous ?

POLEMAS.

C'est ce que par ce mot me mande votre époux.

OCTAVE.

Ah l'infâme qu'il est de cet esprit volage,
Pouvez-vous espérer, Monsieur, un moindre outrage.
Il ne me surprend point, il use tous les jours R
1650 De même perfidie et d'aussi lâches tours.
On me l'avait bien dit.

POLEMAS.

Voilà comme il vous aime.

ÉLISE.

Je ne le celle point, la surprise est extrême,
Mais que résolvez vous en cette extrémité ?

POLEMAS.

1655 Que saurais-je répondre à cette lâcheté ?
Il faut bien quitter-là ce traître, ce parjure.

ÉLISE.

Mais qui réparera notre commune injure ?
L'affaire est d'un tel poids, qu'elle mérite bien
D'y songer mûrement, et de n'épargner rien.
Sachez que cet affront passe la raillerie,
1660 Il y va trop du mien, ah Monsieur je vous prie,
De considérer mieux ce qu'on dira de moi.
Chacun sait dans Paris qu'il m'a donné la foi.
Qu'aujourd'hui l'on devait terminer l'hyménée,
Dont nous avons tous deux la parole donnée,
1665 Qui pourrait empêcher un chacun aujourd'hui
De faire un jugement avantageux pour lui.
Qui me pourrait combler de honte et d'infamie ?
Je serais bien, Monsieur, de moi-même ennemie,
Si je pouvais souffrir qu'un traître, un affronteur,
1670 Par discours médisants offensa mon honneur.
Monsieur, à deux genoux j'implore votre grâce.

POLEMAS.

Mais, ma fille, dis moi que veux-tu que je face ?

ÉLISE.

Accordez-lui, Monsieur, tout ce qu'il veut avoir.

POLEMAS.

Élise, sais-tu bien si j'en ai le pouvoir ?

ÉLISE.

1675 Vous ne pouvez, Monsieur, de ce point vous défendre :
Votre honneur vous y force.

POLEMAS.

Il me faudrait donc vendre
Jusques à ma maison pour y pouvoir fournir.
Où me tiendrais-je après ?

ÉLISE.

Vous vous pouvez tenir.
Aisément avec moi.

POLEMAS.

Mais que dira ton frère ?

OCTAVE.

1680 Ne laissez pas, Monsieur, de terminer l'affaire,
Si Diane est à moi je me tiens trop heureux.

POLEMAS.

Bien doncques j'y consens, vous le voulez tous deux,
Mais où si promptement puis-je avoir cette somme ?

OCTAVE.

Laissez-m'en le souci, je connais bien un homme,
1685 Si vous vous obligez, qui nous rendra contents ;
Cet homme a de l'argent.

POLEMAS.

Va, ne perds point de temps.
Puis va-t'en aussitôt au logis de Clitandre,
Dis lui que pour avoir l'heur de le voir mon gendre,
J'ai fait tous mes efforts pour le rendre content,
1690 Que je lui veux donner la somme qu'il prétend,
Mais à condition que sans plus de remise,
Il sera ce matin joint à ta soeur Élise.
Je m'en vais convier mes amis de ce pas,
Fais qu'il vienne avec toi.

OCTAVE.

Je n'y manquerai pas.

ÉLISE, bas en s'en allant.

1695 Puisque ta lâcheté se fait ainsi paraître,
Amour fais qu'aujourd'hui je me venge du traître.

SCÈNE III.
Clitandre, Ormin.

CLITANDRE.

C'en est fait me voilà maintenant dégagé,
J'ai d'Élise et du père aujourd'hui pris congé,
Ma lettre que je crois leur aura fait entendre
1700 Qu'ils ne doivent plus rien espérer de Clitandre,
Non, non, ce n'est plus vous, Élise, que je sers,
Je me vais renchaîner dedans mes premiers fers.

ORMIN.

Tout bien considéré, ce procédé m'étonne,
Songez à vous, Monsieur, je sais bien que personne
1705 N'approuvera jamais une telle action.

CLITANDRE.

Il n'importe, il suffit, je suis ma passion.
Que sert plus d'y penser puis que la chose est faite ?

ORMIN.

La conduisent les Dieux ainsi que je souhaite.

CLITANDRE.

Entrons donc chez Diane.

ORMIN.

Elle sort je la vois.

SCÈNE IV.

Clitandre, Diane, Ormin, Julie.

DIANE.

- 1710 Que veut dire cela ? Clitandre entrer chez moi ?
Avez-vous bien ençor assez de hardiesse ?
Après avoir acquis Élise pour maîtresse,
Après m'avoir traitée avec tant de mépris,
D'oser entrer céans ? vous vous êtes mépris.
1715 Vous prenez ce logis pour la maison d'Élise ?

CLITANDRE.

- Considérez, madame, avec quelle franchise
Je vous dis mes pensers, et vous ouvre mon coeur.
Je rentre sous les fers de mon premier vainqueur,
Élise n'eut jamais pour me vaincre des armes,
1720 Qui pussent égaler le moindre de vos charmes :
Aussi n'ai-je jamais eu rien de mon côté
Qui put porter mon coeur à l'infidélité.
J'adore vos appas, tant qu'il m'est impossible
Que pour un autre objet je devienne sensible.
1725 Je confesse avoir feint d'aimer en autre lieu,
Mais j'ai brisé mes fers, je viens de dire adieu.
Me voilà délivré de ce fâcheux servage
Qui m'avait près de vous fait passer pour volage.
Ne traitez pas Clitandre avec tant de rigueur,
1730 Et lui rendez la place acquise en votre coeur.
Acceptez derechef sa nouvelle franchise,
Et ne lui reprochez jamais l'amour d'Élise,
Puis qu'il proteste ici, madame, à deux genoux,
Qu'il meurt pour vos appas, et n'adore que vous.

DIANE.

- 1735 Comment pourrais-je croire, âme ingrate et volage,
Qu'on peut en un moment dissoudre un mariage ?
Un contrat bien passé ? sans doute tu prétends
De nouveau m'abuser, et surprendre mes sens.

CLITANDRE.

- 1740 J'atteste les beautés qui vous rendent aimable,
Que je ne vous dis rien qui ne soit véritable.
Ét vous puis assurer qu'il ne tiendra qu'à vous
Que je ne vous possède en qualité d'époux.

DIANE.

Je ne me repais point de ces discours frivoles,
Comment ? Je me fierais encor à tes paroles ?
1745 Ne t' imagine pas que je puisse en effet
Te pardonner ainsi l'affront que tu m'as fait.

CLITANDRE.

Madame, au nom des Dieux calmez votre colère,
Accordez-moi ce point.

DIANE.

Non, je ne le puis faire.
Je suis trop irritée.

CLITANDRE.

Et bien posons le cas
1750 Que j'ai justement mérité le trépas,
Demandant à genoux pardon de mon offense
Ne l'obtiendrai-je point ?

DIANE.

Clitandre quand j'y pense
Je ne saurais pour tout endurer ces mépris.
Mais si tu veux un peu remettre mes esprits,
1755 Dis moi du mal d'Élise.

CLITANDRE.

Ah justes Dieux ! Madame,
Pourquoi désirez vous que j'endure le blâme
Que l'on me donnera de la traiter ainsi.

DIANE.

Clitandre je le veux, et te l'ordonne aussi
Pour refaire ta paix, c'est l'unique remède.

CLITANDRE.

1760 J'obéis donc, Madame, Élise est sotte et laide,
Élise n'eut jamais de grâce ni d'attraits.
Elle déplaît de loin, mais encor plus de près.
Je suis son ennemi, je fais gloire de l'être,
Nul homme ne saurait l'aimer, et la connaître,
1765 Et pour dire en un mot, Élise est à la Cour
Un objet de pitié, bien plutôt que d'Amour.

DIANE.

Je te pardonne tout.

Ils devisent bas ensemble.

ORMIN, à Julie.

Pour rentrer en ta grâce,
Dis moi ? Qu'est-il besoin à présent que je face ?

JULIE.

Dis du mal de Pauline, et puis je suis à toi.

ORMIN.

1770 Pauline je le jure est un objet d'effroi,
Son visage bâti d'une façon étrange,
Me semble long et large, ainsi qu'une losange,
Et crois que je pourrais tant je le trouve laid
Et quatre coups de serpe en former un mieux fait.
1775 Ses gestes tout contraints sont de mauvaise grâce,
Elle ne peut ouvrir la bouche sans grimace,
Elle est, et plate, et sèche, et grande comme un four,
Et crois qu'on oublia lors qu'elle vint au jour,
À lui faire une bouche, et qu'après la nature,
1780 Sous le nez d'un rasoir lui fit cette ouverture,
Quand elle rit son nez en grandeur non pareil,
Peut marquer sur ses dents un quadrant au soleil,
Son corps sec et ridé ressemble un vrai squelette,
Elle a la taille faite ainsi qu'une levrette,
1785 On peut innocemment avec elle coucher,
On n'y trouverait pas un seul morceau de chair.
Et crois qu'en lui coupant le derrière et la panse,
On pourrait l'enterrer dans l'étui d'une lance.

JULIE.

Pourvu que tes discours, Ormin, ne soient pas feints,
1790 Qu'elle soit à tes yeux comme tu la dépeins,
Je n'y puis résister, ta grâce t'est acquise.

DIANE, à Clitandre.

Je ne vous trouve pas trop bien défait d'Élise,
Si l'on lui donne encor quatre mille ducats.

CLITANDRE.

Quand même il le voudrait, son père ne peut pas.

JULIE.

1795 J'entends monter quelqu'un, Madame, c'est Octave.

CLITANDRE.

Il vient pour m'attaquer, il vient faire du brave.

SCÈNE V.

Octave, Diane, Clitandre, Ormin, Julie.

OCTAVE, à Clitandre.

Comme je vous cherchais, quelqu'un m'a dit Monsieur,
Que vous étiez céans, pourrais-je avoir l'honneur
De lui dire deux mots, avec votre licence.

DIANE.

1800 Oui pourvu que ce soit, Octave, en ma présence.

OCTAVE.

Madame je le veux, il ne m'importe pas.
Vous demandez encor quatre mille ducats,
Quoi que ce procédé me semble fort étrange
Voyant que tous les jours vous vous portez au change,
1805 Je n'examine point si fort vos actions,
Ni quel est le motif de vos intentions.
Il suffit seulement de dire que mon père,
Quoi qu'il puisse arriver veut terminer l'affaire,
Et si vous estimez tellement l'intérêt,
1810 Venez avecque moi votre argent est tout prêt ;
Mon père veut avoir absolument pour gendre
Un tel homme que vous ; et sachez, cher Clitandre,
Qu'à ce dessein ma soeur l'a puissamment porté,
Il est avantageux pour vous. De mon côté,
1815 J'ai tant que je l'ai peu secondé cette envie,
Il ne m'importe pas de moins que de la vie.
Vous m'entendez assez, et vous savez pourquoi,
Mais il vous faut venir promptement avec moi,
Car ma soeur vous souhaite avec impatience.

CLITANDRE, à Diane.

1820 Qu'en dites vous Madame ?

DIANE.

Ah Dieux quelle impudence !
Osez vous sans rougir me tenir ce discours ?

CLITANDRE.

Si vous n'êtes encor l'objet de mes amours,
Que je puisse périr. Mais voulez vous, Madame,
Qu'en cette occasion je passe pour infâme ?
1825 J'ai donné ma parole, et croisez s'il vous plaît,
Que ce n'est point l'amour, moins encor l'intérêt,
Quoi que vous en pensiez, qui m'oblige à ce faire.

DIANE.

Impudent imposteur.

CLITANDRE.

Vous êtes en colère ;
Je souffre tout de vous, mais Madame écoutez,
1830 Car je ne dirai mot si vous vous emportez.
Dites moi, voulez vous qu'à présent je viole
Les serments que j'ai faits, j'ai donné ma parole :
Et cette lâcheté serait à reprocher,
Aux personnes d'honneur qui n'ont rien de plus cher.

DIANE.

1835 Vous brassiez dés longtemps une telle alliance,
Vous étiez contre moi tous trois d'intelligence :
Je vous entends fort bien :

OCTAVE.

Madame au nom des Dieux
Modérez ces transports, et tournez ces beaux yeux
Vers moi qui vous adore, et qui brûle d'envie
1840 De hasarder pour vous, et l'honneur et la vie.
Voyez sans envier le bonheur de ma soeur,
Si Clitandre à présent en devient possesseur.
Faites qu'à tant de bien aujourd'hui je succède,
En me cédant ses droits qu'Octave vous possède.

DIANE.

1845 Si Clitandre Monsieur, n'en avait point parlé,
Je vous écouterai, mais il s'en est mêlé,
Et le sujet qui fait que je n'y puis entendre,
Est que je ne veux pas m'allier de Clitandre.

OCTAVE.

1850 Je ne perds pas l'espoir, Madame, quelque jour,
Vous récompenserez un si fidèle amour,
Ne l'importunons plus, sortons d'ici mon frère.

CLITANDRE.

J'en suis au désespoir, mais je n'y puis que faire.

ORMIN.

Julie en te quittant je fais ce que je dois
Tu n'aurais pas raison de te plaindre de moi,
1855 Pourrais-je justement abandonner mon maître ?

JULIE.

Je n'attendais pas moins d'un perfide et d'un traître.

SCÈNE VI.

Diane, Julie.

JULIE.

Encor que dites-vous de cette lâcheté ?

DIANE.

Pense-t-il me braver avec impunité !
Ah Dieux, vit-on jamais femme plus outragée ?
1860 Le perfide se venge, après m'être vengée,
Ah que n'ai-je traité cet infidèle Amant
Aussi bien à la fin comme au commencement ?
Qu'en cette occasion j'ai paru mal habile,
Hé Dieux que notre sexe est léger et fragile,
1865 Et que celle de nous qui prend le plus de soins
D'agir avec esprit, monstre en avoir le moins.
Qui dois-je maintenant implorer à mon aide ?
Clorimant est parti, la chose est sans remède,
C'est lui seul en ce cas qui pourrait me venger,
1870 Mais puis qu'il est absent, il n'y faut plus songer.

JULIE.

Madame le voilà.

DIANE.

Te moques-tu Julie ?
Ma joie est à présent de tout point accomplie.

SCÈNE VII.

Clorimant, Diane, Géraste, Julie.

JULIE.

Quoi vous êtes ici Clorimant ? justes Dieux !

CLORIMANT.

Madame je feignais de partir de ces lieux,
1875 Afin de me venger d'une Dame infidèle.
Mais je suis apaisé, je ne me plains plus d'elle.
J'ai su que l'on avait forcé la volonté
De cette incomparable et parfaite beauté :
Mais que je n'en dois plus avoir aucun ombrage,
1880 Madame on a rompu ce fâcheux mariage,
Qui nous causait ici tant de peine à tous deux :
Je vois en ce moment renaître tous mes feux,
Puis que je vois renaître un rayon d'espérance,
De recueillir les fruits de ma persévérance.
1885 Vous y participez, madame, que je crois.

DIANE.

Justes Dieux ! Clorimant, vous moquez vous de moi ?
Vous ignorez encor comme va cette affaire,
Vous êtes bien trompé, car Clitandre et son frère
Vous savez bien qui c'est, je nomme Octave ainsi
1890 Ne font présentement que de sortir d'ici,
Qui de telle façon sont concertez ensemble,
Qu'ils ne se peuvent pas séparer ce me semble.
Le père voulait rompre, étant fort irrité
Du refus de Clitandre et de sa lâcheté.
1895 Mais Élise a tant fait, que sur l'heure son père,
En dépit qu'il en eut a terminé l'affaire,
Et dans une heure au plus Clitandre...

CLORIMANT.

Ah taisez vous.

DIANE.

Sera n'en doutez point son légitime époux.

CLORIMANT.

A ce mot justes Dieux, je manque de parole,
1900 Mais si facilement Élise s'en console.
Quoi que d'un feu cuisant je me sente brûler,
Je l'imite Madame, et me veux consoler.

DIANE.

Si vous l'êtes d'Élise, ah je vous fais entendre.
Que je le suis encor beaucoup mieux de Clitandre.

CLORIMANT.

1905 Si je vous veux aimer, dites, m'aimerez vous ?
Et vous puis-je prétendre en qualité d'époux ?

DIANE.

Je vous l'ai dit tantôt, et vous le dis encore.

CLORIMANT.

Je suis trop glorieux, ô beauté que j'adore,
De nouveau je me veux avec vous engager.

DIANE.

1910 C'est l'unique moyen de nous pouvoir venger.

CLORIMANT.

Oui Madame en un mot j'ai l'âme traversée
De voir une amitié si mal récompensée.
Cette légèreté m'offense et je suis las,
De me voir tous les jours dans un tel embarras,
1915 Je vous donne la main, et demande la vôtre.

DIANE.

Monsieur je suis à vous ; et renonce à tout autre.

CLORIMANT.

Madame allons au temple ; et faisons devant eux
Accomplir notre hymen.

DIANE.

Clorimant je le veux.
C'est ainsi que je veux me venger de ce traître.

GÉRASTE.

1920 Julie où songes tu ? ferons nous pas paraître
Qu'aussi bien comme ils font nous nous pouvons venger ?

JULIE.

Oui va je suis à toi, si tu veux m'obliger
De m'aimer à jamais, et de m'être fidèle.

GÉRASTE.

Oui je te le promets.

CLORIMANT, bas à Géraste.

Dis à cette cruelle
1925 Que je suis à Paris et ne l'ai point quitté.
Qu'ici j'ai reconnu son infidélité.
Qu'elle épouse Clitandre, et dis qu'à son exemple,
Avecque mes parents à présent dans le temple,
Dessous les mêmes lois je m'en vais me ranger,
1930 Et me joindre à Diane afin de me venger.

SCÈNE VIII.

**Polemas, Clitandre, Élise, Pauline, Ormin,
Octave, et accompagnement.**

POLEMAS.

Des sièges promptement, sachez mon cher Clitandre,
Que le désir que j'ai de vous avoir pour gendre,
Et le ressentiment de tant d'affection
Que ma fille témoigne à votre occasion
1935 M'ont fait faire un effort par dessus ma puissance,
Et puis que tout le monde en avait connaissance
Je lui serais peut-être un sujet de mépris
Si je n'achevais pas cet hymen entrepris.

CLITANDRE.

1940 Jamais pour désirer des biens de la fortune
Je n'eusse fait Monsieur de demande importune,
Mais l'avis des parents qui sont intéressés
Ont contre mon amour mes sentiments forcés

POLEMAS.

Laissons ces différents et terminons l'affaire.

PAULINE, bas à Géraste.

Géraste entre qui tire Pauline.

1945 Quoi Géraste à Paris, hé que pense tu faire,
Qui t'emmène en ces lieux ?

GÉRASTE.

Pauline écoute ici

Je te veux dire un mot.

Il lui parle à l'oreille.

POLEMAS.

La compagnie entre.

Courage les voici.

Messieurs nous n'attendions pas votre compagnie,
Afin d'autoriser cette cérémonie.

PAULINE.

Je vais trouver Élise, attend.

POLEMAS.

Pauline parle à l'oreille d'Élise, et vient dire à Géraste.

1950 Il ne manque plus rien nous sommes ici tous.
Asseyons nous,

PAULINE, bas à Géraste.

Ma maîtresse m'a dit que je te fasse attendre.

POLEMAS.

Allons donc promptement, vous plaît-il pas Clitandre.

CLITANDRE.

J'en suis content.

ÉLISE, à Polemas.

Monsieur avant que de jouir
De ce bien, faites moi la faveur de m'ouir.

POLEMAS.

1955 Parlez je vous entends.

ÉLISE.

Monsieur j'ai lieu de craindre
Que Clitandre à la fin n'ait sujet de se plaindre :
Car pour dire le vrai vous n'aviez pas raison,

Pour l'avoir rencontré dedans une maison,
Pour la première fois de le vouloir surprendre
1960 Pour par force aujourd'hui l'avoir pour votre gendre.
Ou je jure que lui ni moi ne songions point.
Il est très important de résoudre ce point.
Puis qu'il faut tout conclure, et que l'heure est si proche,
Mettez moi s'il vous plaît à l'abri d'un reproche
1965 Que Clitandre pourrait me faire justement,
Il se plaindrait de moi d'avoir légèrement
Fait contre son vouloir ce fâcheux hyménée,
Dont par force il m'aurait la parole donnée.
Dites lui donc qu'il est en pleine liberté,
1970 Que vous ne voulez point forcer sa volonté,
Que tout dépend de lui, qu'il est en sa puissance
De rompre entièrement ou nouer l'alliance.

POLEMAS, à Clitandre.

Votre demande est juste, et bien qu'en dites vous ?

CLITANDRE.

Oui Monsieur je confesse en présence de tous
1975 Que volontairement je soumets ma franchise
Dessous les douces lois de la parfaite Élise.
Que je suis satisfait de ce qui s'est passé,
Et qu'à ce mariage on ne m'a point forcé.

POLEMAS.

Vous ne pouvez, ma fille, espérer davantage.

ÉLISE.

1980 Monsieur je désirais avoir cet avantage,
Par la confession qu'il me fait aujourd'hui,
De montrer que c'est moi qui ne veut point de lui,
Puis que je le connais jusqu'à ce point infâme,
De faire plus de cas des biens que d'une femme.

CLITANDRE.

1985 Ah, Madame, est-ce ainsi ?

ÉLISE.

Lâche retirez-vous.

POLEMAS.

Ma fille modérez ce violent courroux,
Vous faites trop de perte en rebutant Clitandre.

ÉLISE.

Si je perds cet ingrat, je vous redonne un gendre
Qui sait priser Élise, et trouve plus d'appas
1990 En la vertu que j'ai qu'en dix mille ducats.
Enfin c'est Clorimant.

POLEMAS.

Il est absent.

ÉLISE.

Il n'est pas loin d'ici. Cours et ne tarde guère. Mon père,
Géraste appelle-le.

GÉRASTE.

Bien Madame j'y cours.

CLITANDRE.

1995 Consentez-vous, Monsieur à de si lâches tours ?
Après tant de devoirs et tant de complaisance.

POLEMAS.

Ce n'est pas mon dessein d'user de violence,
Je lui souffre en ce cas d'agir comme il lui plaît.

ÉLISE.

Je cherche mon repos, et vous votre intérêt.

SCÈNE IX.

**Clorimant, Élise, Polemas, Diane, Clitandre,
Géraste, Ormin, Julie, Pauline, Octave, et
accompagnement.**

CLORIMANT.

2000 Par votre mandement je suis venu, Madame,
Pour vous dire combien je sens d'aise en mon âme
D'avoir su qu'il vous plaît me faire la faveur
De me rendre aujourd'hui bienheureux possesseur
De vos rares beautés sous la loi d'hyménée.

DIANE.

Quoi donc pour ce sujet m'avez vous emmenée ?

CLORIMANT.

2005 Madame pardonnez si maintenant mon coeur
Se range sous les lois de son premier vainqueur.

ÉLISE, à Polemas.

Monsieur je mets en vous toute mon espérance.

POLEMAS.

Si Monsieur veut entrer dedans votre alliance,
Il nous honore trop, non non, je ne saurais

2010 Jamais avec raison désapprouver ton choix.
Si Monsieur m'eut parlé plutôt, j'eusse sur l'heure
Terminé cette affaire.

CLITANDRE.

Ah Clorimant ! je meure
Si je suis de votre heur aucunement jaloux.
Diane je veux être aujourd'hui votre époux,
2015 Je rentre dans vos fers, et j'abandonne Élise.

DIANE.

Je ne veux point de vous, Monsieur, je suis promise.

CLITANDRE.

À qui ?

DIANE.

Ce Cavalier n'est pas bien loin d'ici.

CLITANDRE.

Madame rêvez-vous ? me raillez vous ainsi ?

DIANE.

Je ne vous raille point, Monsieur. Parlez Octave
2020 M'estimez vous encor ?

OCTAVE.

Dieux je suis votre esclave.

DIANE.

Monsieur je suis à vous, et vous donne la main.

CLITANDRE.

Vous moquez vous Madame, à quoi bon ce dédain ?

DIANE.

Clitandre j'aime Octave, et je hais l'inconstance.

ORMIN.

Elle a raison d'user d'une telle vengeance,
2025 Les voulant toutes deux Monsieur, vous voyez bien
Qu'en voulant tout avoir vous ne possédez rien.
J'y perds beaucoup pourtant puisque je perds Julie :
Car ne croisez jamais qu'à d'autre je m'allie.

JULIE.

Ormin tu m'as quittée et je te quitte aussi.

OCTAVE.

2030 Va je te veux pourvoir laisse m'en le souci.
Un homme qui me sert est ton fait ce me semble.

GÉRASTE, à Clorimant.

Monsieur voulez vous pas nous marier ensemble,
Pauline et moi j'entends.

CLORIMANT.

Oui Gêraste je veux
Aussi bien que les miens éteindre tous tes feux.

ÉLISE.

2035 Amour vous m'octroyez tout ce que je souhaite.

CLITANDRE.

Que vois-je ? Justes Dieux ! est-ce ainsi qu'on me traite ?

ORMIN.

Certes nous méritons à ce que je connais,
Qu'on se moque, Monsieur, et de vous et de moi.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roy, donné à Paris le 21 Juillet 1643, signé, par le Roi en son Conseil LE BRUN, Il est permis à TOUSSAINCT QUINET, marchand libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer une pièce de théâtre intitulée, « L'Absent chez soi », Comédie du sieur D'Ouville, et ce durant le temps de cinq ans à compter du jour que ladite pièce sera achevée d'imprimer.

Et défenses sont faites à tous imprimeurs et libraires d'en imprimer, vendre et distribuer d'autre impression que de celle qu'aura fait faire ledit QUINET, ou les ayant cause ; sur peine aux contrevenants de mille livres d'amende, confiscation des exemplaires, et de tous les dépens, dommages, et intérêts, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites lettres, qui sont en vertu du présent extrait tenues pour dûment signifiées.

Achevé d'imprimer le 28. Avril 1643. Les Exemplaires ont esté fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].